



SOCIÉTÉ SUISSE DES AMERICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE
65-67, Boulevard Carl-Vogt
Genève (Suisse)

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

SEPTEMBRE 1956

VIII^{ME} ANNÉE

No. 12

MEMOIRES ORIGINAUX

Deux mythes rajeunis par la découverte de l'Amérique:
le bon Sauvage et la Cité utopique.

par Georges LOBSIGER.

Faute de la rigueur aujourd'hui exigée des sciences ethnologiques et à la suite de relations de voyages viciées par des sentiments affectifs, des rancunes politiques et religieuses ou par le nihilisme qui, à certaines périodes semble caractériser l'Europe, les conclusions des voyageurs et des commentateurs en chambre créèrent dès le début du XVI^{ème} siècle un type artificiel d'Indien qui est à l'origine de la renaissance du mythe du bon Sauvage. L'étude théorique et superficielle de l'organisation inca, la connaissance du plan régulier des villes aztèques, l'aspiration légitime à un meilleur ordre social et politique, le désir d'améliorer le niveau de vie des prolétaires de ces siècles durs, incitèrent les meilleurs esprits - les autres aussi - à imaginer des cités idéales, dont les habitants, soigneusement éduqués, dressés même, seraient aussi vertueux que les aimables enfants de la Nature. Nous connaissons ces chimères et leurs résultats.

Il ne peut être question de prendre parti pour ou contre ces deux mythes. Le but de cette étude est de montrer l'origine obscure et presque collective du premier d'entre eux, son évolution, son épanouissement et enfin le résultat imprévisible de la découverte de l'Amérique. Le second mythe, plus scientifique d'aspect, répond à des sentiments encore plus profonds.

Pourquoi utiliser le terme "mythe", péjoratif pour d'aucuns? Examinons sa définition: "On pourrait dire d'une manière générale qu'un mythe est une histoire, une fable symbolique, simple et frappante, résumant un nombre infini de situations plus ou moins analogues. Le mythe permet de saisir d'un coup d'oeil certains types de relations constantes et de les dégager du fouillis des apparences.

Un mythe n'a pas d'auteur. Son origine doit être obscure et son sens l'est même en partie. Mais le caractère le plus profond du mythe, c'est le pouvoir qu'il prend sur nous, généralement à notre insu". Cette définition complète, que nous devons à Denis de Rougemont, nous permettra de comprendre l'incroyable vigueur du mythe du bon Sauvage à travers les siècles jusqu'à nos jours*).

Anticipant sur ce qui va suivre, disons que l'Européen a trouvé à moins d'un mois de navigation de son continent une forme de liberté qu'il ne pouvait entrevoir que théoriquement et secrètement. La notion juridique et constitutionnelle de la liberté a bien été rédigée et conçue par de savants légistes, comme le fait remarquer notre concitoyen Charles Borgeaud: "Les Hollandais avaient l'habitude d'étudier ici (Genève). Leurs maîtres, Théodore de Bèze et Rotman leur donnèrent un enseignement qu'ils emportèrent avec eux. En 1581, il fut inscrit en tête de la Déclaration des Droits des Provinces Unies qui mit fin à la tyrannie de Philippe II en Hollande. Ceci fut le prélude de la Déclaration des droits des Anglais en 1689 et de la Déclaration d'Indépendance des Américains en 1776".

Mais entre temps, les Européens et singulièrement les Français avaient découvert une liberté non constitutionnelle, non doctrinale, non académique, mais une liberté évidente dont la description eut des résultats surprenants.

Pour tenter d'expliquer le sens profond de la découverte en Amérique de la liberté et de l'ordre planifié, il faut tenir compte de quelques faits géographiques et ethnologiques. Des textes écrits par des auteurs surtout français des XVI, XVII et XVIIIèmes siècles, feront assister à la naissance et au développement du mythe du bon Sauvage ainsi que de celui de la Cité utopique, qui sera traité plus brièvement.

On pourra objecter que ces deux mythes ne sont pas nés à la suite de la découverte de l'Amérique. Le titre choisi répond à cette objection possible. Ces deux mythes ont été rajeunis et popularisés à tout jamais par la découverte du Nouveau-Monde: les voyages d'exploration les ont pour ainsi dire recréés. Tacite, décrivant les moeurs viriles des Germains, les opposait aux moeurs décadentes des Romains et préfigurait ainsi le mythe du "bon Barbare". Platon, avec sa République, est le père de toutes les utopies et Lycurgue, avec sa constitution, est le créateur de l'Etat-caserne cher à notre temps. Chacun sait que prophètes, philosophes antiques, Pères de l'Eglise, écrivains laïques ou sacrés, imaginèrent des Cités futures, des Jérusalem célestes ou des Abbayes de Thélème.

Mais qui, parmi les découvreurs, qui sur des trajets mortels, effectuèrent des prouesses immortelles, qui, parmi les rudes hommes d'armes ou les solides hommes de mer qui s'en furent aux Indes occidentales, qui lisait Dante, Platon, Saint Augustin ? Avaient-il des notions d'ethnologie, de sociologie, d'histoire des

*) Notre ami et collègue de la Société suisse des Américanistes, M. Gabriel Giraldo Jaramillo, ancien consul général de Colombie à Genève, a publié à Bogota, en 1952, une étude intitulée "Presencia de America en el pensamiento europeo" qui en plus d'un point confirme nos vues.

religions et des institutions ? La culture de leur temps était grande, mais leur inculture était complète. Dans une étude parue dans la Nouvelle Revue française (No.3, août 1955), M.Mircéa Eliade écrit sous le titre "le mythe du bon Sauvage": "... avant d'être découvert, le Sauvage fut d'abord inventé... mais cette invention du Sauvage... n'était que la revalorisation radicalement sécularisée d'un mythe beaucoup plus ancien: le mythe du Paradis terrestre et de ses habitants aux temps fabuleux qui précéderent l'Histoire. Plutôt que d'une invention du Bon Sauvage, on devrait parler du souvenir mythisé de son image exemplaire..." Hésiode, dans les Travaux et les Jours, décrivant l'âge d'or, attribuait aux premiers hommes une vie semblable à celle des dieux "à l'écart et à l'abri des peines et des soucis...". Ce texte, célèbre dans l'Antiquité, inspira Ovide qui, esquissant l'âge d'or dans ses Métamorphoses, la peint comme une époque où, malgré l'absence de lois, les hommes vivaient droitement et loyalement dans une oisiveté aimable, car ils ignoraient le service militaire. Malgré l'opinion divergente de Lucrèce, qui lui, décrit les premiers hommes sous l'aspect de pré-hominien ignorant le feu, vivant animaleusement, dans la terreur des grands fauves, ce souvenir de l'âge d'or se perpétuera chez les clercs, inspirant maint commentaire savant.

Ce mythe n'est pas près de disparaître. Au moment même où un grand effort de compréhension et d'aide technique se réalise sous l'égide des institutions internationales et risque peut-être de faire disparaître ce que l'on nomme le "Sauvage", le mythe du bon Sauvage se perpétuera, car le "Sauvage", si Sauvage il y a, n'est qu'un prétexte, un stéréotype, pour fixer un mythe éternel et nostalgique.

Malgré ces réserves, nous devons admettre avec tous les auteurs que la découverte de l'Amérique a été un choc moral et spirituel sans précédent depuis la chute de l'Empire romain. Tout fut remis en question et même si nous devons admettre l'existence de ces deux mythes chez une élite intellectuelle, nous pensons avoir le droit de dire que la liberté découverte dans les Indes occidentales et les Amériques bouleversa aventuriers et colons.

Il n'est pas question ici de déifier ou de dénigrer l'Indien, d'attaquer ou de défendre la civilisation d'époques révolues que nous ne pouvons comprendre actuellement, qu'elle soit prise dans son essence supérieure ou dans ses manifestations les plus grossières. Et lorsque nous écrirons "Sauvages", ce sera toujours comme les auteurs cités, qui eux utilisèrent constamment la "S" majuscule, égard inattendu de ces rudes époques.

Dans son étude "La ville coloniale et son influence sur la vie intellectuelle de l'Amérique latine"(*), le professeur Rudolf Grossmann, de Hambourg, distingue deux zones culturelles bien définies. D'une part, l'Est, atlantique, composé de plaines, de plateaux peu élevés, de savanes, de prairies, de forêts habitées par des populations peu denses, vivant éparpillées sur un territoire immense et qui n'avaient pas édifié de villes ou d'agglomérations proprement dites, celles-ci devant être la création des Européens et les centres de la révolte libérale du début du XIXème siècle. D'autre part, les plateaux andins et mexicains connaissaient des

(*) Bulletin de la Société suisse des Américanistes, No.3, septembre 1951, pp.7-16.

concentrations humaines très fortes, installées dans des vallées élevées et cultivables ou dans des bassins fluviaux propres à l'irrigation, dans des Etats très urbanisés et jouissant d'un statut économique et social très avancé.

Dans la partie orientale, l'Européen découvrit le bon Sauvage et dans la zone occidentale, surorganisée et urbaine, il vit la Cité utopique, conçue théoriquement par les prophètes des temps meilleurs. On peut dire en termes très généraux que la géographie détermina le berceau de ces deux mythes sans qu'il soit possible de tracer une limite précise entre ces deux régions. La définition habituelle de la frontière est la suivante: "Limite entre deux Etats". Cette ligne est bonne pour des cartographes ou des douaniers, elle ne peut servir à l'étude des civilisations. La frontière est le plus souvent une aire de contact entre deux régions qui collaborent ou s'opposent. L'Amérique du Sud offre un très bel exemple d'une telle aire de choc entre deux groupes humains sans doute apparentés anthropologiquement mais foncièrement différenciés sociologiquement et mentalement. Le manque de contemporanéité culturelle entre ces deux groupes humains, envisagés ici dans leurs divergences les plus synthétisées, sans tenir compte des groupes et des catégories intermédiaires, démontre une fois de plus l'importance du décalage chronologique entre des cultures voisines dans le temps et l'espace.

Nous ne pouvons juger l'Indien d'il y a 450 ans d'après les Indiens actuels. Ceux-ci ont hérité de la disgrâce et du choc matériel et moral qui frappa leurs ancêtres. L'Indien côtier du XVIème siècle, le seul connu à cette époque, serait un fossile vivant, s'il existait encore à l'état pur, sans métissage physique ou spirituel. On peut croire que certains groupes indiens ont pu maintenir leur culture, la développer peut-être depuis les quatre siècles qui suivirent leur semi-extinction et leur refoulement vers de frustes habitats. Il est beaucoup plus certain que le plus grand nombre s'est déculturé au cours de cette migration forcée, que les besoins économiques du XIXème et XXème siècles ont encore exagérée. Des faits modernes, interprétés avec prudence, peuvent, à la rigueur, donner de l'Indien une idée meilleure que celle qui sourd des récits plus ou moins tendancieux des auteurs contemporains de la découverte et de la colonisation. On peut croire que le premier Indien rencontré fut celui qui répond aujourd'hui à la définition classique de circum-caraïbe et de forestier, le type marginal étant connu plus tardivement, au moment où le mythe du bon Sauvage aura pris corps et ne pourra plus être corrigé régressivement, lancé comme il l'était dans le domaine public.

On peut admettre que les Indiens orientaux, groupés en familles, nomadisèrent ou transhumèrent dans un territoire aux limites consacrées par la coutume, les ancêtres, l'équilibre des forces, suivant un rythme alimentaire ou religieux précis. Le plus souvent, dans ces sociétés, l'humanité finit avec le dernier cousin ou beau-frère, et les autres hommes sont des ennemis. Ces relations strictement familiales impliquent la soumission absolue à la tradition et à la sagesse des vieillards, seuls dépositaires de la science et de l'expérience des ancêtres. Le groupe est solide, inébranlable, mais il ne peut sortir de la routine; le repliement sur soi-même ou sur son clan n'est jamais un facteur de progrès.

Au contraire, les hommes réunis sur les hauts-plateaux vi-

vaient par la force des choses sous le régime des relations de voisinage. Concentrés par la nature dans des espaces restreints, ils durent pour se supporter, pour vivre et survivre, accepter un statut économique, social et politique, ainsi que la discipline collective. La vie semi-nomade du pêcheur-chasseur-récolteur-agriculteur d'occasion n'a jamais permis la naissance d'une vraie civilisation, alors que la sédentarité du paysan-artisan, avec la spécialisation, est un puissant mobile de progrès. On a pu dire que le groupe primitif est un véritable milieu dans lequel le Sauvage vit naturellement et qui lui sert de modèle pour décrire l'ordre cosmique; au contraire, les groupes humains d'origine différente, mais vivant dans le même cadre géographique ou cadastral, auront une vision plus objective de l'homme et du cosmos.

Les douces températures antillaises et brésiliennes séduisirent les Européens venant d'un continent victime au XVème siècle de toutes les incohérences climatiques et de la violence des épidémies. Ils venaient aussi d'une Europe brutale et tout aussi fille de ce "temps du mépris" que la nôtre, identiques par leurs outrances idéologiques et le martellement des idées de base. Les autres climats américains créèrent de nouveaux types d'hommes, mais les Bandeirantes du Brésil méridional, les Gauchos des pampas argentines, les Bois-brûlés des forêts canadiennes surgiront trop tard pour influencer le mythe.

L'ethnologue brésilien Baldus a parlé un jour de la "faible élasticité" des cultures indiennes sous l'impact de la civilisation blanche, alors que les cultures africaines plièrent sans rompre. Il faut se souvenir de cette remarque pour comprendre la facilité avec laquelle les hommes du fer et de la poudre anéantirent les hommes de la pierre et de la sarbacane. Ces hommes de fer crurent arriver dans un monde nouveau. Pascal a parlé de l'effroi que lui inspiraient les espaces infinis. Il s'agissait des espaces interplanétaires. Moins imaginatifs, les arquebusiers et les moines qui formèrent l'avant-garde de la vague blanche furent hallucinés par les abîmes horizontaux qui s'étendaient devant eux. Les écrits des premiers temps de la Découverte sont remplis de l'émerveillement de ces gens issus de civilisations basées sur des codes confus, diffus, enchevêtrés et contradictoires. Ils virent des hommes nus, sans lois apparentes, sans entraves visibles, sans soucis économiques, sans archers du guet, sans villes, sans octrois, jouissant nonchalamment des fruits de la terre, soignant leur corps athlétique, l'embellissant par des peintures conventionnelles ou des plumes sensationnelles, chassant sans risquer d'être pendu par quelque hobereau jaloux de courir tapirs ou agoutis pour son compte personnel, se livrant à l'amour libre, sans se plier à des marques de respect envers grands ou petits seigneurs. Ils crurent que ces Sauvages ne pouvaient faire la guerre, puisqu'ils ne possédaient pas de terres en propre. Mais ces nouveaux venus, dans leur émerveillement d'ignorants, ne surent pas que des sanctions sévères punissaient les transgresseurs des coutumes enseignées lors des initiations, que des tabous non écrits mais omniprésents gouvernaient la vie des communautés, que les pseudo-déserts avaient des propriétaires reconnus, même en l'absence d'inscriptions au registre foncier et que des règles intangibles présidaient au choix des époux.

Ils se souvenaient seulement de l'inextricable enchevêtrement des droits féodaux, communaux et ecclésiastiques et de l'imbrication des instances judiciaires sur le même domaine, pour minuscule

qu'il fût, alors que le régime communautaire existait chez les Indiens. Le système transhumant de l'indigène, le catalogue restreint de ses avoirs terrestres, semblaient prouver son détachement des biens de ce monde.

Le Sauvage a tendu entre lui et la Nature un épais rideau de règles le plus souvent prophylactiques. Le dialogue Nature-Primitif qu'on imagine gratuitement s'opposerait aux préoccupations utilitaires du Civilisé. Mais ce dialogue qui peut n'être quelquefois qu'une préhension poétique d'un monde magique, peut aussi n'être qu'une suite d'incantations pour se protéger contre les forces destructrices. Malgré ce rideau, ici utilitaire, la logique du Sauvage - ce mot est pris dans l'optique du XVIème siècle - semble être celle de la participation à la nature et à la capture de radiations qu'aucun compteur Geiger ne décèlera jamais. Cette conception peut l'intégrer à un Univers unique et passe pour donner à sa vie mentale une eurythmie que l'Européen ne peut connaître, puisque la sienne est basée sur une conception tragique de la vie, bien antérieure aux existentialismes. Son monde est analysé objectivement sans être dérangé, alors que le Cosmos magique du Sauvage est mis en mouvement par le Verbe. Il est permis de croire que certaines explications ethnologiques actuelles sont inconsciemment victimes du mythe du Bon Sauvage. Dès sa naissance, l'Européen apprend qu'il est différent de la nature, puisque l'une des premières choses qu'il apprend lors de son initiation, le catéchisme, lui enseigne qu'il "... doit remplir la terre, la soumettre, régner sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur terre" (Genève I/28).

Le caractère profond de l'âme européenne ne put se synchroniser avec le caractère essentiel de l'âme indienne et de cette impossibilité naquit le génocide fatal et le mythe du vaincu vertueux.

L'orient sud-américain, terre de tabous et de chamans, de conservatisme social et de vie dirigée par les ancêtres, apparaîtra paradoxalement à l'Européen comme le Paradis perdu et sera décrit comme une terre de liberté, alors que l'Occident américain, hyper-civilisé pour l'époque, urbain, policé, naturaliste avec les Incas, mathématicien avec les Mayas, lui semblera une terre rétrograde à convertir de force.

On pourrait croire que l'Européen, incapable de profiter du jour qui passe, se complait à évoquer hier avec le bon Sauvage et demain avec la Cité utopique.

* * *

Examinons le mythe du bon Sauvage. Nous relirons quelques textes français, car ce sont surtout ces écrits qui, créant la légende de la liberté américaine, et dans une moindre mesure, celle de la Cité parfaite, ont exercé sur la pensée française une influence décisive au moment où cette pensée dominait intellectuellement l'Europe. Ces textes ont donc joué involontairement un rôle de premier plan dans la désintégration de la société du XVIIIème siècle(*).

(*)Nous faisons ici de larges emprunts aux ouvrages de Gabriel Chinard: "L'exotisme américain dans la littérature française au XVIème siècle", Paris 1911, et "Le rêve exotique dans la littérature française aux XVIIème et XVIIIème siècles", Paris 1934. Il nous eût été facile de choisir d'autres citations que celles présentées par cet auteur mais nous avons préféré utiliser les extraits mentionnés par Chinard et nous renvoyons nos lecteurs à ces deux ouvrages.

Aujourd'hui, nous qui souffrons des mêmes névroses politiques que les hommes du XVIème siècle, marqué par les guerres religieuses et les haines de classes, bouleversé par les sursauts d'un monde qui ne voulait pas encore mourir et par les ruades d'un humanisme nouveau qui ne pouvait plus attendre, nous voyons trop souvent les contempteurs de notre civilisation - même si à notre goût l'hypercentechnique est un vice - invoquer le mythe du bon Sauvage comme panacée. Ils reprennent ce mythe qui, aujourd'hui comme hier, est le symbole du défaitisme et qui, sous des dehors humanitaires, cache trop souvent la peur des responsabilités.

En 1514, Bernardino de Las Casas commence sa prédication pour les Indiens, et les dépeint comme gens de petite complexion, de grande fidélité et douceur, sans besoins temporels et ne pouvant supporter le travail. Si pour Vespuce, en 1516 "chacun de soi est seigneur", si pour Pigafetta, chroniqueur de l'expédition Magellan, "il n'est point de vertus que l'on ne puisse accorder aux Cannibales", il s'agit là d'opinions de navigateurs descendant en force pour se ravitailler en eau douce, alors que Hans Staden, matelot allemand qui faillit être dévoré par les Tupinambas, publia en 1540 à Nuremberg un ouvrage moins élogieux pour les comités de réception indigènes. En 1506, Pierre Martyr écrit: "... de leur nature suivant ce qui est juste et réputant injuste qui se délecte à faire injure à autrui". On pourrait trouver dans ce texte édifiant la matière première du mythe, mais il est permis de se demander si à cette époque les interprètes étaient nombreux pour traduire exactement des sentiments aussi abstraits !

Homme de guerre et compagnon de Pizarre, Oviedo a le jugement définitif: "ils tiennent quasi la moyenne nature entre les hommes et les bêtes, n'ayant appris ni les arts de la guerre ni ceux de la paix".

Lorsqu'en 1555, l'Amiral de Villegagnon s'en fut tenter de coloniser la France antarctique, dans la baie de Rio de Janeiro, il ne pouvait penser que deux de ses compagnons, le R.P.Thevet et le pasteur Jean de Léry, polémiqueraient durement sur les vices et les vertus des pré-cariques, et qu'en fait ces deux âpres ecclésiastiques fonderaient l'ethnologie sud-américaine.

En 1558, le P.Thevet écrit: "...l'Indien vit comme bête irraisonnable et c'est une canaille obstinée..." Malgré cette opinion qui a le mérite d'être nette et tranchée, le P.Thevet a créé sans le vouloir le type du demi-dieu brun, athlétique, calqué sur le canon olympique, car dès son retour en Europe, il fit illustrer son livre, un succès de librairie, par des dessinateurs italiens, qui mirent tout leur talent et toute leur emphase à munir l'enfant de la nature de muscles à la Michel-Ange: ces corps beaux comme des héros antiques ne pouvaient abriter que des âmes saines !

En bon calviniste, Jean de Léry souffre de la nudité féminine. Il fit fouetter les Indiennes pour leur enseigner la modestie de la tenue, mais les principes de Calvin, hostiles aux chèvres-pieds, s'affaiblirent sous le Capricorne. Revenu à de meilleurs sentiments il écrit ces lignes qui semblent extraites de l'Ile des Pingouins, d'Anatole France: "... nudité est moins excitante que les attifets et fards, fausses perruques et cheveux tortillés, grands cols fraisés et vertugale robe sur robe, dont les femmes de par deça se contrefont". Il admire l'amour maternel des Indiennes

et la douce éducation des enfants. Ce Genevois est rousseauiste avant le Citoyen de Genève. En 1578, revenu en France, il écrit ces lignes désabusées: "je regrette souvent que je ne suis plus parmi les Sauvages auxquels j'ai connu plus de rondeur qu'en plusieurs d'en deça lesquels à leur condamnation portent le nom de chrétiens". La notion du bon Sauvage fait ici ses premiers pas.

Même Ronsard américanisera: à la suite de quelques chagrins amoureux, il voulut émigrer dans ces terres, où il reconnaissait cependant la néfaste influence de notre civilisation. Il appartint à Jean Bodin de protester en 1580 au nom de la dignité humaine contre l'esclavage des Indiens. Mais il ne fut pas écouté. La même année, Montaigne, dans deux chapitres bien connus des Essais, prend le parti des opprimés et déclare qu'il "n'y a rien de barbare ou de sauvage dans cette nation, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est point de son usage". Il estime lui aussi que la découverte de l'Amérique est une faillite. Mais son texte le plus important, toujours cité, est celui-ci: "c'est une nation en laquelle il n'y a... nul nom de magistrat, ni de supériorité politique, nulle succession, ni usage de service, de richesse ou de pauvreté, nul contrat, nul partage, nulles occupations qu'oisives... les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, inouïes". Nous sommes ici dans une transcription littérale du début du livre I des Métamorphoses d'Ovide. Les notions de Montaigne pèchent souvent par pauvreté d'information, malgré son interview fameux de quelques Indiens à Rouen. Mais le sort en est jeté. Ses successeurs et commentateurs insisteront toujours plus sur l'égalité indienne dans un monde où les monarchies allaient développer la centralisation aux dépens du lien féodal direct et appuieront sur l'oisiveté indienne, opposée au travail manuel dont le mépris général fait oublier qu'il est cependant inscrit dans la règle de tous les ordres monastiques.

Quelques traits laissent présager le bon Sauvage. Mais les préoccupations du temps ne permettaient pas aux écrivains d'étudier l'Indien sur place. Ce sera la tâche du XVII^{ème} siècle. Le grain était semé; la connaissance d'une humanité sans loi ni gabelle deviendra le lot d'une importante littérature de deuxième ou troisième ordre, qui par son ton polémique et direct, son emploi inconscient des meilleurs procédés de la propagande, atteindra plus de monde que la haute littérature, celle qu'à tort, on croit représentative de son époque. La morale conventionnelle perdra son importance; avec Bacon, la science deviendra une "recherche agressive dans l'Inconnu", l'imprimerie répandra les textes, bons ou mauvais, et les monstres marins évacueront l'esprit des navigateurs pour se réfugier dans les angles des cartes de géographie. Une révolution morale se prépare grâce à quelques textes innocents d'aspect et incendiaires dans le fond: l'Indien spolié et exploité, allait, sans le savoir, sans le vouloir, aider à abattre ceux qui, en Europe, exploitaient et spoliaient les Européens.

Les textes historiques et administratifs ne sont pas les sources les plus sûres pour décrire les siècles révolus. Ils n'atteignirent que rarement les petites gens qui écoutent plus volontiers les on-dit et les slogans. La phrase chuchotée d'homme à homme a plus de poids que les formules administratives précises. Qui pourra dire l'importance capitale de quelques tracts, alors que les manuels exaltent des oeuvres qui plaisent à notre mentalité actuelle et qui furent presque ignorées à leur époque? La plus humble image d'Epinal prévaut souvent sur tout l'oeuvre gravé des plus grands artistes.

On méconnaît la force des courants souterrains, on passe sous silence les revendications et les cris; lorsqu'ils deviennent perceptibles même aux écrivains et aux fonctionnaires, aux mémorialistes comme aux historiens des moeurs, ils sont inscrits dans le dossier étiqueté "mauvais esprit". L'historien classique n'en tient pas compte et se demande où, comment et pourquoi, naissent les révoltes et les mouvements d'opinion, en accusant, suivant ses tendances personnelles, quelques personnages ou factions d'être les incitateurs à la démolition de l'ordre établi.

Le XVII^{ème} siècle verra une floraison d'auteurs engagés; le XVIII^{ème} siècle connaîtra, lui, les auteurs à gage. Les missionnaires et particulièrement les Jésuites seront attirés par la vie communautaire des Indiens, comparable à la vie monastique. Ils monteront trois chevaux de bataille: le souvenir littéraire de l'âge d'or, l'admiration de la nature équinoxiale, et la possibilité de critiquer les princes d'alors, qu'ils confondront avec les Princes de ce Monde. De là à vitupérer contre les régimes politiques, il n'y a qu'un pas, allégrement franchi. Mais il fallait pour cela démontrer que l'homme de la nature est libéré des vices et des maladies de la civilisation, et que son bonheur est parfait. C'est cette preuve que l'on allait forger avec le mythe du bon Sauvage. Malgré une meilleure connaissance de l'Indien, le mythe se développa rapidement et suivit un tracé en asymptote. La sympathie pour les sages Hurons ou les aimables Toupinambas avait des motifs moins humanitaires qu'il n'apparaît. Mais il n'y eut pas complot. La force suggestive du mythe suffit. Le pouvoir qu'il prit le fut à insu de ses thuriféraires.

Il ne s'agit pas d'une manoeuvre diabolique de quelques officines secrètes de propagande à but messianique lançant ce mythe séduisant et éternel dans le domaine public, par à-coups, avec des périodes d'arrêt savamment calculées pour permettre son absorption dialectique dans on ne sait quels relais occultes, futurs centres de dispersion d'idées destructrices à longue échéance des traditions occidentales. On peut examiner le développement d'un mythe, il serait ridicule de rédiger le roman de ce mythe. Il semble plutôt s'agir de la transmission irrégulière axée sur les besoins mentaux des actualités successives d'un archétype indispensable à l'esprit occidental. Ce besoin de fraîcheur et de pureté, cette tendance à la représentation de l'homme libéré des contraintes sociales, cette capacité d'imagination du portrait de l'homme primordial, même calqué sur celui de l'homme primitif, sont tout à l'honneur des Européens. Ce mythe, ce charme, au vrai sens du mot, n'est pas nocif en lui-même, mais les gloses, les commentaires, les exégèses et les extrapolations lui ont donné son caractère absolu et jacobin.

Chaque époque de l'histoire a ses problèmes économiques et moraux. Il serait intéressant d'examiner le développement de ce mythe en corrélation avec les faits matériels, politiques et sociaux, immédiatement antérieurs et postérieurs à la rédaction des ouvrages cités. De même que certains journaux satiriques de notre temps reflètent plus véridiquement les sentiments profonds de l'époque que les déclarations officielles ou les considérations académiques, cette étude permettrait de tracer une image, plus conforme à la réalité, de l'évolution de ce mythe dont le caractère affectif ne se laisse pas aisément délimiter par l'analyse intellectuelle. Il faudrait aussi examiner les textes opposés à ce mythe, ce que l'on pourrait nommer le "Contre bon Sauvage" pour dessiner un tableau ressemblant des avatars du mythe que nous ne pouvons qu'évoquer ici, sans pouvoir tenir compte absolument de la subtilité des contingences temporelles.

Nous ne croyons pas au développement majestueux et télécom-mandé des grands thèmes politiques et diplomatiques, tel qu'il nous est généralement présenté; l'histoire qui prétend démontrer la continuité des programmes nationaux ou continentaux oublie de rappeler les hauts et les bas des aventures militaires et dynastiques. L'incohérence des décisions et les hésitations des gouvernants ont joué leur rôle. Ces périodes d'arrêt ou de reprise ont marqué aussi l'histoire du mythe du bon Sauvage: s'il s'est développé en asymptote, comme nous l'avons dit, ce n'est pas sous la forme d'une ligne pleine, mais sous l'aspect d'un pointillé déterminé par les modes périodiques et les époques d'inflation des sentiments affectifs. On peut admettre que le mythe du bon Sauvage, souvent ralenti, souvent remis en activité, est toujours assuré de trouver un aliment dans l'insatisfaction spécifique des Européens.

* * *

En 1600, Samuel Champlain plaint les Indiens, qui vivent dans la misère. Mais en 1609, le bénéficiaire du monopole de la colonisation au Canada ne peut laisser se répandre un tel bruit: Marc Lescarbot écrit lyriquement: "Les Indiens sont beaux, jamais ils ne sont cruels, leur vie est identique à celle des fameux Spartiates, les sages vieillards sont entourés du respect unanime, ils sont bons". La coexistence devait être parée des plus beaux motifs éthiques et esthétiques. Des traductions allemandes, anglaises et hollandaises répandirent hors de France l'opinion révolutionnaire suivante: "Ils n'ont d'autre loi divine ni humaine sinon celle que la nature leur enseigne qu'il ne faut offenser autrui". En 1614, Claude d'Abbeville note: "je dois dire que la nature n'est pas si viciée ni tant corrompue entre ces Barbares et ces Payens comme elle ne l'est entre Chrétiens". Cette formule est rédigée l'année même où Neper découvre les logarithmes. Il n'y a pas d'époque mythique ou d'époque scientifique: la raison et l'irrationnel coexistent.

Le mythe se forme patiemment, par couches successives, comme une perle. Chacun y ajoute une touche personnelle, toujours dans le même sens, créant un portrait-robot de l'Indien, alors même que l'on commence à reconnaître qu'il s'est dégradé au contact de la civilisation. Aux thèmes classiques, Sagard ajoute en 1632 "la liberté complète, la pauvreté exaltante et un grand bonheur causé par une grande vertu". Deux ans plus tôt, Galilée avait du rétracter ses théories héliocentriques contraires à l'ordre politique qui s'établissait. Ces citations d'auteurs inconnus présentent un tableau des idées de ce siècle bien différent des harmonieuses constructions intellectuelles, donc également des mythes, qui tendent à prouver le pré-cartésianisme latent et le triomphe de la logique, du bon sens latin et de la sagesse hellénique sur les incohérences irrationnelles des siècles obscurs.

En 1634, les Jésuites publient des bibliothèques de voyages et une fois de plus, à la suite de Thevet, la beauté corporelle de l'Indien servira d'argument contre le conformisme; dans des corps si sains doit habiter une âme saine. Le corps de l'Européen est dégradé par les gros travaux, donc son esprit évolue parallèlement à sa déchéance physique. On fait cas en 1636, l'année du Cid et de l'Académie française, "de la vertu et non de quelques privilèges de naissance" et "Les Hurons sont désintéressés comme les premiers chrétiens et la lumière du Ciel éclaire souvent cette barbarie apparente". Nous sommes au moment du délire sacré, indispensable à la vitalité du mythe.

La dureté des temps, illustrée par les pendus de Callot, faisait prêter une oreille attentive à ces phrases insidieuses et désespérées. Qui, brimé, enrôlé par la presse royale, battu, pillé, humilié, méprisé, n'aurait songé à cet Eden situé à trois semaines de voile de France ? Quelles furent les promesses des recruteurs de colons dans les petits cafés des ports, quelles escroqueries ne comèrent pas les racoleurs d'émigrants, au courant de la psychologie de la rue et du besoin d'évasion des pauvres gens ? La vogue des boucaniers et autres Frères de la Côte se note dans le succès d'Oexmelin, cet officier d'état-civil de la Flibuste.

En 1654, Du Tertre, dans son "Histoire générale des Isles dans l'Amérique du Nord" écrira ce texte définitif: "Il est à propos de faire voir dans ce traité que les Sauvages de ces Isles sont les plus contents, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins tourmentés de maladies de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la Nature les a produits, c'est à dire d'une grande simplicité et naïveté naturelle; ils sont tous égaux sans que l'on connaisse aucune sorte de supériorité ni de servitude, nul n'y est plus riche ni plus pauvre que son compagnon et tous bornent leurs désirs à ce qui leur est utile et précisément nécessaire et méprisent tout ce qui est superflu comme chose indigne d'être possédée... ils ont le raisonnement bon et l'esprit aussi subtil que le peuvent avoir des personnes qui n'ont jamais été subtilisées ou polies par les sciences humaines qui bien souvent en nous subtilisant l'esprit nous le remplissent de malice". La définition est parfaite et précède de cent ans la vision de Jean-Jacques méditant la question de l'Académie de Dijon. Elle met au point une série de problèmes. Le mythe est gonflé, il a atteint sa maturité.

On lui ajoutera "la merveilleuse innocence", comme Pelleprat, et bientôt des éditions abrégées rendront compte de lourds traités et de volumineux ouvrages entassés dans les bibliothèques géographiques. Les récits de voyage pullulent au XVIIème siècle; ils sont rédigés et imprimés par personnes interposées. On pille, plagie et maquille sans vergogne. Des pamphlets utilisent des renseignements ethnographiques et en tirent des arguments corrosifs. Tout comme aujourd'hui, on voulait réformer un système en retournant aux origines. On publie à tour de bras des romans d'aventures, des robinsonnades d'avant le terme, on écrit des romans d'amour se déroulant dans les paysages de la douce France équinoxiale. En 1634, Garcilaso de la Vega est pour la première fois traduit en français: en un siècle son "Commentaire royal" atteindra six éditions.

Les émigrants définitifs ou temporaires se recrutent dans toutes les classes de la population. Ils connaissent le mythe du bon Sauvage: ils en sont possédés. Ils déchanteront à leur arrivée et les massacres d'indigènes doivent peut-être leur origine à la déception éprouvée par les nouveaux débarqués en comparant la réalité et la fiction littéraire.

La France officielle ignorait superbement les Amériques. Leibniz proposait en vain à Louis XIV d'abandonner sa politique de "conquête de taupinières" et lui soumettait un plan raisonné de mise en valeur des terres américaines. En 1616, Baffin, de retour de sa dernière expédition à la recherche du passage du Nord-Ouest avait rédigé un rapport minutieux sur les possibilités offertes par les mers arctiques dans le domaine de la pêche et des fourrures. En 1670, le Prince Rupert le découvrira à Londres et créera la Compagnie de la Baie d'Hudson, sans se préoccuper du bon Sauvage ou du Sauvage tout court.

En 1703, un aventurier, le Baron de Lahontan, publia des mémoires retentissants. Dix ans avant la mort de Louis XIV, en plein ratissage des Cévennes, il écrit ces lignes déchaînées: "La civilisation et la religion sont les maux dont souffre le civilisé. Le bon sens naturel des Indiens supplée à ces inventions dégradantes. Les Hurons méprisent l'argent, la souveraineté royale et la propriété est un vice". Précurseur de Proudhon, Lahontan commente "... ils estiment que le pauvre dénué de tout moyen pour vivre a un droit naturel sur le superflu des riches..." Au loin on entend la Carmagnole et le Ça ira. Mais une question se pose au lecteur de bonne foi. Cinquante ans auparavant, Du Tertre rappelait l'égalité sociale et économique des Indiens, alors que Lahontan mentionne des riches et des pauvres. Ces Sauvages riches ou pauvres ne seraient pas plutôt des Européens riches ou pauvres ? Ce dépaysement prudent, cet exotisme de bon aloi, ne seraient-ils pas plutôt une assurance contre la roue ou le gibet ? Le frontispice de ses Mémoires représente un Sauvage nu et emplumé, piétinant la couronne, le sceptre et le livre des lois, nonante ans avant Quatre-vingt-treize. Quelle censure démocratique de nos jours permettrait un tel défi à l'officialité ? Les éditions de ce brûlot se multiplièrent, répandant à tout vent son "Ni Dieu ni maître" anarchiste.

Des moyens nouveaux augmentent l'emprise du mythe. Le théâtre et les tréteaux atteignent un public moins critique que les lecteurs cultivés. Les tirades de Lahontan préfigurent celles de Figaro. A côté d'indoustaneries, de persaneries et de chinoiserries, se place l'indiennerie. On joue des pièces larmoyantes sur les Péruviens et l'on oppose l'Inca à l'Inquisition. En 1735 on crée le Ballet des Indes galantes et la même année, l'Abbé Prévost, ancien directeur d'une collection de voyages résumés, envoie Manon Lescaut se racheter en Louisiane. Les moeurs sans préjugés des Indiens paraissent être le fin du fin dans le monde de la Régence, et il faudra tenir compte de ce climat passionnel et sentimental quand éclatera la bombe de Dijon, en 1750. Plus raisonnable, Voltaire ne se laisse pas aller aux excès érotico-humanitaires qui toujours annoncent une fin de régime. Il est pour l'ordre et il s'élève contre cet amour délirant pour le retour à des origines mythiques. Il a percé à jour les conséquences lointaines du mythe du bon Sauvage et ne veut pas que l'Européen, trompé par de mauvais bergers à houlette enrubannée, rêve à la barbarie envisagée comme source de régénération. Tout comme les Indigénistes actuels, il veut que le contact entre les deux races et les deux civilisations soit rationnel, pondéré et humain.

Mais bientôt la sentimentalité reprendra le dessus. Les Indiens qui, croyait-on, vivaient dans la joie et la vertu, inspirent les ratés et les haineux, jaloux d'une société qui ne reconnaissait pas leurs qualités. Des plumitifs glosaient de mémoire sur le bon Sauvage: l'innocent Indien, éborgé comme un mouton, allait, sous leurs plumes, devenir le béliet qui abattrait les remparts de l'absolutisme. Le mythe dégénérât et aurait pu se discréditer à jamais, pour autant qu'un mythe aussi ancien pût disparaître, même sous les coups de partisans exaltés.

Laffitau, également un Jésuite, porte aux nues la religion naturelle et la notion de l'Etre suprême des Indiens. Ses fameuses "Moeurs des Sauvages Américains" sont bourrées de digressions encyclopédiques que Rousseau enfant dévorera dans sa Genève anxieuse de tout connaître. Petit à petit, la distinction entre christianisme et occidentalisme se fera, supprimant ainsi des questions insidieuses dans leur innocence. Les thèmes des Américanistes de l'époque furent

le droit au bonheur universel, l'égalité des hommes devant la loi et les richesses. Le mythe du bon Sauvage s'associe à celui de la Cité utopique. Nombre d'oeuvres incendiaires publiées en France avec l'imprimatur royal se répandirent en Europe, alors que le bourreau brûlait publiquement ce qui nous semble aujourd'hui des oeuvres immortelles. Les compilateurs, avec la complicité volontaire ou non des censeurs royaux mettaient dans la bouche des Sauvages des remarques naïves mais empoisonnées. Le succès des "Lettres persanes" aidant, nombreux furent les "Ingénus" ou les "bons Hurons" qui critiquaient les moeurs du temps en vrais paysans du Potomac.

Dans son "Discours sur l'Inégalité", Rousseau déclare avoir lu les récits de voyage avec passion et écrit: "Je remplirai vingt pages si j'avais besoin de confirmer ceci par des faits". Dans l'Emile, il dit textuellement: "J'ai passé ma vie à lire des récits de voyages..." On a pu repérer les auteurs lus par Jean-Jacques: ce sont ceux que nous avons cités en utilisant la précieuse érudition de Chinard. Rousseau base quelquefois ses appréciations sur les auteurs de vingt-cinquième ordre, les petits polémistes à grande influence, mais Montaigne, Jean de Léry, Lahontan et Laffitau sont ceux dont la présence est la plus visible. Il n'est pas l'inventeur de la formule célèbre, il n'est pas le novateur que l'on décrit. Il est le produit d'une longue lignée d'écrivains, auxquels il emprunte la majeure partie de ses arguments. Mais il est le dépositaire du mythe du bon Sauvage, il en devient le conservateur et son génie a été de récrire sous une forme dramatique et bouleversante les grands thèmes qui flottaient dans l'air depuis deux siècles. Il n'a pas été un inventeur: il a été un re-createur, le démiurge qui a donné la forme définitive au mythe avec la vie éternelle. Malicieusement, Chinard insinue que Rousseau a été le continuateur des Jésuites. Disons plutôt que les Jésuites américanistes ont été en l'espèce des rousseauistes et que le rousseauisme a été mis au point par Rousseau. Il a créé un type d'homme artificiel et non un homme viable. Tout un travail, soit visible, soit souterrain le précède et il résume en pages brûlantes le regret de l'homme moderne pleurant ce qu'il croit avoir été un jour. Par sa rédaction nouvelle, il a réduit en textes lisibles un fatras de notions éparses, grandiloquentes et souvent filandreuses. Après lui, toute une littérature utilisera le mythe du bon Sauvage: de Chactas à Rarahu, l'enfant de la Nature sera le centre des romans exotiques.

Nous sommes arrivés à l'apogée du mythe, à son épanouissement. Ses zéloteurs croyaient être des révolutionnaires: mais moralement ils étaient des rétrogrades, car l'utopie, qu'elle soit centrée sur un homme ou sur une société, part d'un état d'esprit réactionnaire, puisqu'elle refuse de tenir compte des contingences de l'époque en présupposant des conditions historiques, économiques et géographiques imaginaires. Car l'homme naturel de Rousseau, ce Robinson exalté par l'Emile, ne peut vivre que dans un climat agréable. L'homme des pays froids ou simplement tempérés est contraint par le milieu ambiant à abandonner son état naturel, faute de quoi il restera un sauvage sans pour cela devenir un bon Sauvage. A un homme abstrait, il faut un climat abstrait. De tels lieux sont rares dans le monde et la nostalgie de ce climat d'innocence laisse croire au regret des jours édeniques.

Ceux qui ont eu le privilège de vivre dans la nature américaine dans les mêmes conditions que connurent les découvreurs ou les premiers colons, savent que cette nature est austère, malgré sa légende et ses luxuriantes frondaisons. Ils savent que l'homme y meurt

facilement de faim, s'il ne tue sans arrêt, car plantes et légumes sont rares. On peut certes cultiver le sol, mais alors le droit de propriété sur le produit du travail met en mouvement le Contrat social aux dépens de la libéralité du bon Sauvage. Vivre librement de chasse et de pêche est le rêve normal de tout garçon bien constitué. Mais de même que Robinson n'aurait jamais survécu sans la caisse d'outils du charpentier et les sachets de graines du bord, le jeune aventurier de 1956 devra demander à l'industrie la totalité de son matériel pour s'établir trappeur à son compte.

Les grands voyageurs scientifiques, tels La Condamine et Bougainville, qui étudièrent méthodiquement les Indiens ne rencontrèrent plus le bon Sauvage en Amérique et il fallut à Bougainville sa rencontre avec l'indigène polynésien pour décrire le bon Sauvage des Mers du Sud.

Nous avons vu naître ce mythe petit à petit et par à-coups. Des récits d'aventuriers qui utilisèrent le mythe pour critiquer leur civilisation, des prises de position élevées de seigneurs des lettres et de la pensée, on arriva à l'artifice pur et à la machine de guerre sociale. Les souvenirs antiques inspirés par l'esthétique indienne due à un eugénisme non admis en Europe et par les vertus que l'on attribuait aux Anciens - également une utopie - les observations comparant la vie communautaire des Indiens et la vie monacale, transformèrent en vertus naturelles ce qui n'était qu'un jeu de l'esprit. Chaque fois, l'Indien théorique devenait plus pur, et chacune des qualités qu'on lui prêtera, souvent gratuitement, fera ressortir un défaut européen. Mais un mythe qui se respecte ne craint pas les contradictions. Las Casas décrit la petite complexion de ses chers catéchumènes, ils sont tendres et délicats. D'autres s'extasiaient sur la plastique des enfants de l'Orénoque ou de la Rivière de Geneure. Nombreux sont les chroniqueurs qui admirèrent l'égalité économique et sociale des Américains, alors que Lahontan expose le droit de revendication des pauvres Indiens sur les biens des Indiens riches. Les belles filles d'O-Taïti, dépourvues de préjugés sexuels collaborèrent étroitement avec les chastes Hurons pour fixer l'image stéréotypée de l'indigène libéré de complexes. Par ces contradictions, le mythe du bon Sauvage appartient à la catégorie des vérités premières acceptées avec foi et jamais contrôlées. Nombreux furent les auteurs qui décrivirent les qualités du bon Sauvage pour leur plus grande réputation personnelle, tant il est courant d'attribuer toutes les vertus à ceux qui professionnellement louent la vertu.

Les chroniqueurs qui décrivirent la conquête de la côte orientale rencontrèrent des Indiens libres. Ceux qui suivirent la compagnie renforcée de Cortez ou l'escadron de Pizarre lors de l'attaque des magnifiques empires des plateaux éprouvèrent un choc de qualité différente en découvrant la majesté des sociétés aztèques et incas. Venant de pays plus ou moins organisés, ils aperçurent des statuts politiques, économiques et sociaux, unis par une discipline incroyable, le tout en avance sur les conceptions de leur temps. Ces hommes, de formation simple, pensaient comme Cortez répondant à un ambassadeur mexicain: "Nous cherchons grandes prouesses et grandes richesses". La hazaña ne fait pas oublier le ducat !

Il suffit à Cortez de joindre à ses deuxième et troisième lettres à l'Empereur, publiées à Nuremberg en 1524, le plan en damier de Tenochtitlan, l'actuelle Mexico, pour que les urbanistes de l'époque, Albert Dürer en tête, prissent pour modèle la capitale mexicaine. Le quadrilatère, déjà loué au Quattrocento par des théoriciens

imbus du camp romain, sera largement diffusé par De Marchi en 1540 et par Vasari le Jeune en 1598, après le "Traité des Fortifications" de Dürer. Il servira de modèle aux capitales des îles utopiques de Benedetto Bordone et de Tomas di Castiglione, au XVIème siècle.

La découverte américaine fera revivre un autre mythe: l'Etat-modèle, la ville parfaite, l'organisation planifiée; les Utopies fleurirent au cours des durs siècles qui virent la montée en force de l'Europe. L'"Utopia" de Tomas Morus (1516) rédigée d'après le récit imaginaire d'un compagnon de Vespuce prouve le sens de l'actualité des philosophes de cet âge jeune. Cette utopie est la mère de toutes celles qui suivront; reprenant un thème cher à l'humanité, d'où sa force de persuasion et aussi le succès à longue échéance que des rêves généreux, mais anachroniques, auront sur l'organisation des sociétés modernes, Morus critique les moeurs de l'Etat et de la civilisation européenne, en offrant le palliatif d'un socialisme démocratique dans une île lointaine. Bacon, avec sa "Nouvelle Atlantide" (1624) rédige un roman scientifique basé sur la technocratie. Campanella et sa "Cité du Soleil" (1623), Harrington et son "Oceania" (1656), Fénelon et son "Télémaque" (1699), jusqu'au "Voyage en Arcadie" de Cabet (1848) et aux "Anticipations" de Wells (1901), ont illuminé la vie de milliers de lecteurs. Combien de rêves individuels, combien de visions idéalisées, combien d'échecs? En 1887, notre compatriote, Moïse Jacques Bertoni, le grand naturaliste du Paraguay mort en 1929, voulut fonder, sur le conseil d'Elisée Reclus et de Carl Vogt, dans le Haut-Parana une colonie modèle peuplée d'Indiens Mbihas et d'Européens non-racistes, qui aurait scellé l'amitié indéfectible des Bruns et des Blancs. Que reste-t-il du rêve généreux conçu à Genève par l'idéaliste Tessinois, sinon le souvenir d'un juste qui lutta avec abnégation dans la sylve paraguayenne pour l'honneur de l'humanité.

Georges Sorel, l'auteur des "Réflexions sur la violence", distingue l'utopie du mythe social. Pour lui, l'utopie est une oeuvre théorique dans laquelle le bien et le mal d'une situation donnée sont analysés pour édifier un type plus harmonieux, alors que le mythe social est l'expression d'un groupe qui se prépare au combat pour détruire ce qui existe, pour faire table rase du passé suivant un refrain célèbre. Cette distinction est bien connue. Les utopistes seraient des constituants figeant les détails académiques de quelque chartre abstraite alors que les tenants du mythe social s'inspireraient de la déclaration d'Engels: "Notre doctrine n'est pas un dogme, mais une directive pour l'action".

On ne peut donc pas confondre l'utopie, vérité prématurée ou tardive avec la rude ascèse du mythe social. Nous avons pu vérifier de près la valeur explosive des mythes sociaux d'origines différentes mis en action depuis quarante ans, avec des fortunes diverses, alors que l'Utopie classique, ce mélange candide d'anarchisme sentimental et de messianisme édulcoré, présuppose une règle de jeu libérée des contingences terrestres et utilise le conditionnel pour poser les déclarations de base. C'est un monde que Sorel n'hésite pas à qualifier de régressif, tout comme le retour à l'humanité primordiale. Le pessimisme d'aujourd'hui peut aider à faire comprendre les nombreux besoins d'évasion, d'abstention, de démission même de hier, nés de l'angoisse et de la certitude de l'inutilité de la présence de l'homme dans un monde hostile, incompréhensible et incompréhensif. Le rêve d'un monde innocent correspond à la création artificielle du Sauvage innocent. La Cité utopique exprime un sentiment de crainte devant la réalité, une fuite. Les constructeurs d'empires et les pétrisseurs de peuples ne furent jamais des utopistes...

Le fautif, si l'on peut dire, de cette floraison de cités imaginaires est le système inca. Pour la première fois, les philosophes sortaient de la vue de l'esprit et pouvaient analyser l'organisation pratique de l'Etat idéal, tel que les récits le décrivaient. Mais cet Etat platonicien perdu dans les Andes fut-il vraiment l'Etat-modèle toujours cité en exemple ? Garcilaso de la Vega fut connu en France par la publication en 1634 de son "Commentaire royal" déjà édité antérieurement à l'étranger. Cet ouvrage est indispensable à l'étude de cette civilisation planifiée, qu'on l'admire ou non. Mais le petit-fils d'Atahualpa n'avait connu la grandeur de l'empire de Cuzco que par les récits de sa mère et de ses parentes. On peut concevoir son commentaire comme le récit nostalgique et idéalisé d'un jeune émigré de sang royal qui devait ses notions à des entretiens de famille et qui ne connaissait que par témoins interposés le sort heureux (?) des paysans andins sous la main rude de Pachacuti et de ses descendants. On peut croire que l'organisation inca n'a pu être adaptée partout avec la même rigueur conventionnelle: ce qui convient à Sparte ne s'applique pas toujours à Athènes ou à Alexandrie!

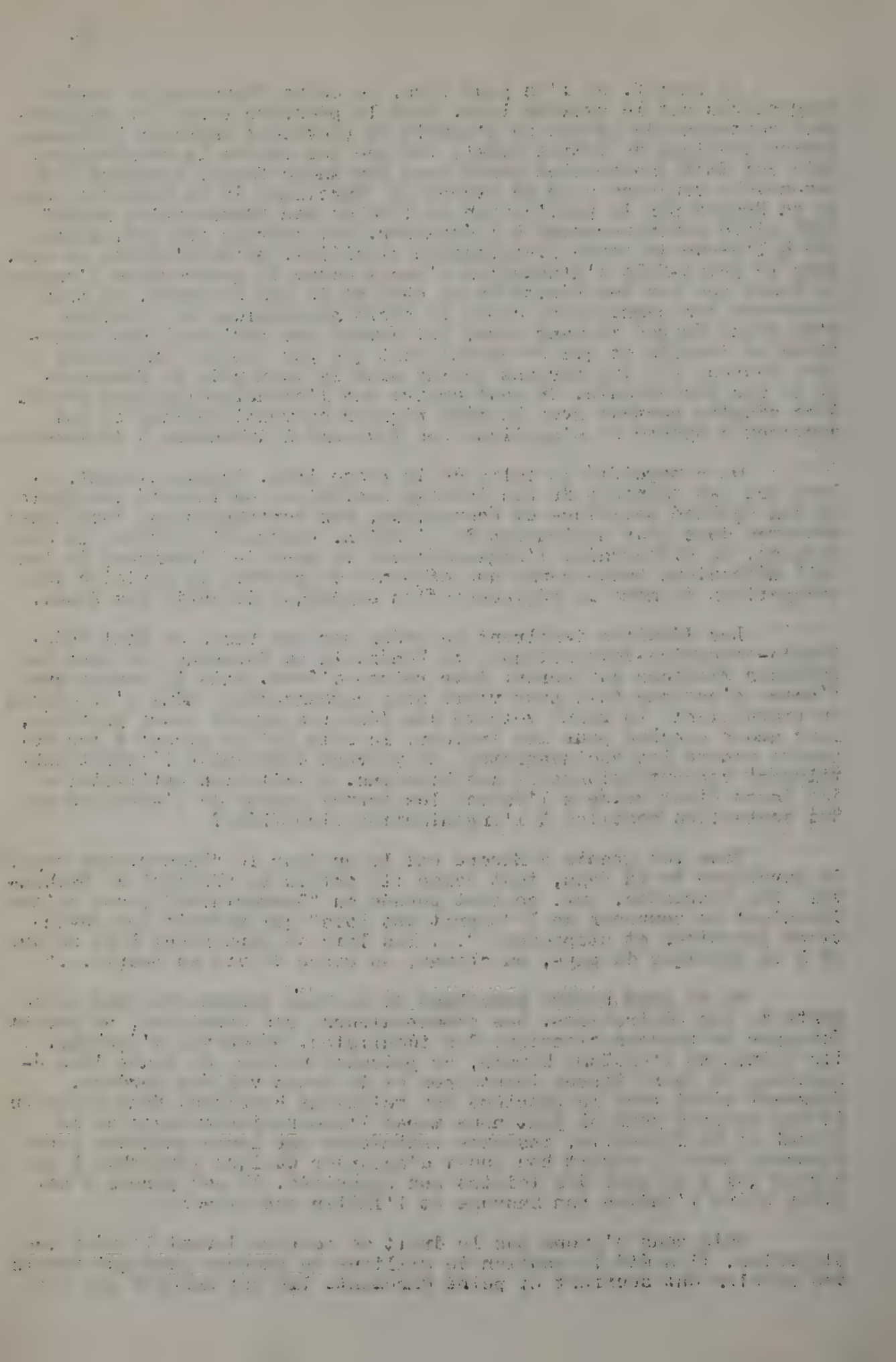
On a magnifié le culte de la ruche inca. Paradoxalement, alors que les chantres du bon Sauvage exaltaient sa liberté intégrale et son égalité politique et économique, des contemporains, tout aussi sincères dans leur admiration de l'Indien, vantaient l'ordre, la discipline, la hiérarchie, l'organisation, le sens de l'épargne, le travail méthodique conçu comme une économie de guerre, la division des occupations et même la réglementation eugénique du choix des époux.

Les Jésuites tentèrent de créer sur ces bases un Etat théologico-économico-démocratique, du Venezuela au Paraguay. Ce sont les fameuses Missions qui eurent leur raison d'être. Mais il semble que l'homme n'est pas fait pour vivre sous commandement, même s'il chante en travaillant. La bonne volonté des Jésuites envers leurs protégés, leur amour sincère pour les Indiens, le soin qu'ils mirent à les défendre contre les esclavagistes, ne peuvent dissimuler l'esprit subtilement concentrationnaire des Missions. L'imitation artificielle des Incas était vouée à l'échec: les terres basses de l'Amérique du Sud sont-elles hostiles à l'organisation planifiée ?

Tous les grands d'Europe ont lu un jour le "Commentaire royal" de Garcilaso de la Vega, tout comme ils ont lu le "Prince" de Machiavel. Les utopistes, eux, se sont bornés au "Commentaire" alors qu'ils devraient se souvenir de l'"Esprit des Lois" qui prévoit les déviations jacobines et utopiques: "... les lois se rapportent à la nature et à la physique du pays, au climat, au genre de vie du peuple..."

On ne peut rendre Garcilaso de la Vega responsable des errements de ses admirateurs. Ses commentateurs, ses disciples, ne purent échapper au travers classique des idéalistes. Dépourvus d'égoïsme, ils éliminent l'égoïsme humain, ce puissant moteur, de leurs îles écartées, de leurs terres lointaines et de leurs vallées perdues, faussant ainsi tout le problème des relations humaines. Nous avons vu de nos propres yeux où peut nous mener l'admiration aveugle de la fourmi et de l'abeille, insectes estimables par leurs qualités laborieuses, mais il serait bon aussi d'accorder quelque sympathie à la cigale qui a le sens des loisirs non organisés. Il est permis d'hésiter entre l'Indien bon Sauvage et l'Indien bon citoyen.

Mais nous n'avons pas le droit de sourire devant l'idéal des Utopistes. Il a été le soutien de millions de pauvres gens qui depuis des siècles ont souffert et peiné durement. Ils ont accepté une vie



humble en rêvant pour leurs enfants ou pour les petits-fils de leurs petits-enfants une meilleure organisation de la société et une meilleure répartition des biens de ce monde. Les durs se sont tournés vers le mythe social et la révolte. Les modestes et les résignés se sont consolés avec la vision de la cité utopique, où la misère ne régnerait plus, où les enfants ne mourraient plus en bas âge à la suite de la sous-nutrition de leurs parents, où le chômage endémique ou périodique serait inconnu, où le plein-emploi serait garanti, où les loisirs seraient nombreux et où commanderait la Justice. Dans leur langue sentimentale, ils ont parlé de matins chantants et du printemps des peuples. Ne sourions pas à ce romantisme désuet. Ceux qui acceptent la dure réalité des choses ne peuvent mépriser ces fleurs fanées et touchantes.

Lahontan annonce Babeuf et Proudhon. Mais il sera beaucoup pardonné à Garcilaso de la Vega, car ce petit-fils d'empereur indien, par son Commentaire, aura donné des raisons de croire et d'espérer à des millions de pauvres Européens, qui sans ces croyances et ces espérances, auraient vécu désespérés.

On peut s'interroger sur l'importance des influences réciproques du mythe de la Cité utopique et de la liberté américaine. On peut croire que influences et contre-influences ont collaboré à créer l'idée nette de cette cité, car souvenons-nous en, le mythe est une vérité profonde qui nous domine malgré nous. Aujourd'hui encore, le règne de l'Utopie persiste. On peut le percevoir dans les nombreuses vaticinations para-scientifiques qui vulgarisent l'exploration interplanétaire: des milliers de braves gens sont persuadés que des civilisations-modèle seront découvertes dans les planètes voisines et les Martiens bénéficient du préjugé le plus favorable.

* * *

Le mythe du bon Sauvage et celui de la Cité utopique, ces deux constructions mentales héréditaires furent rajeunies par la découverte de l'Amérique. Lancées dans le domaine public par l'imprimerie, elles furent indirectement nocives pour la société européenne, qui toujours soupire à la fois pour l'ordre et la liberté. L'Amérique a été brutalement conquise. L'Européen a trouvé de l'or et de l'argent, il a arpenté des terres libres à ses yeux, il a découvert quantité de plantes vivrières, industrielles ou d'agrément qui ont enrichi sa vie et qu'il a dispersées dans le monde, pollinisant ainsi l'univers. Mais il a été attaqué par deux virus qui trouvèrent en lui un bouillon de culture prêt depuis la plus haute antiquité: le vertueux Sauvage et le vertueux Civilisé indiens ont fait éclater les cadres de la vieille civilisation européenne. L'emprise de ces deux mythes, collectifs et impérieux comme il se doit, peut être mise à la base du mouvement des idées qui culmina à la fin du XVIIIème siècle.

Faute de méthode scientifique, le vainqueur s'est trompé dans ses appréciations. Il a fait de l'ethnographie passionnelle et il a comparé les nombreux traits excellents de l'Indien avec les aspects les moins recommandables de notre civilisation, faussant ainsi la comparaison qui ne peut être valable que par la confrontation de séries et de catégories identiques. De là à admirer le bon Sauvage si l'on est libertaire, ou à rêver de la Cité utopique si l'on ne peut accepter le monde de ce temps, il n'y a qu'un pas. L'acceptation de ces deux mythes est une fuite devant la réalité. La plasticité de l'esprit européen a permis sa colonisation par ces deux mythes antiques, rajeunis par l'émerveillement des conquérants.

Sur les traces de J.-J.de Tschudi dans le Désert d'Atacama.

par René NAVILLE.

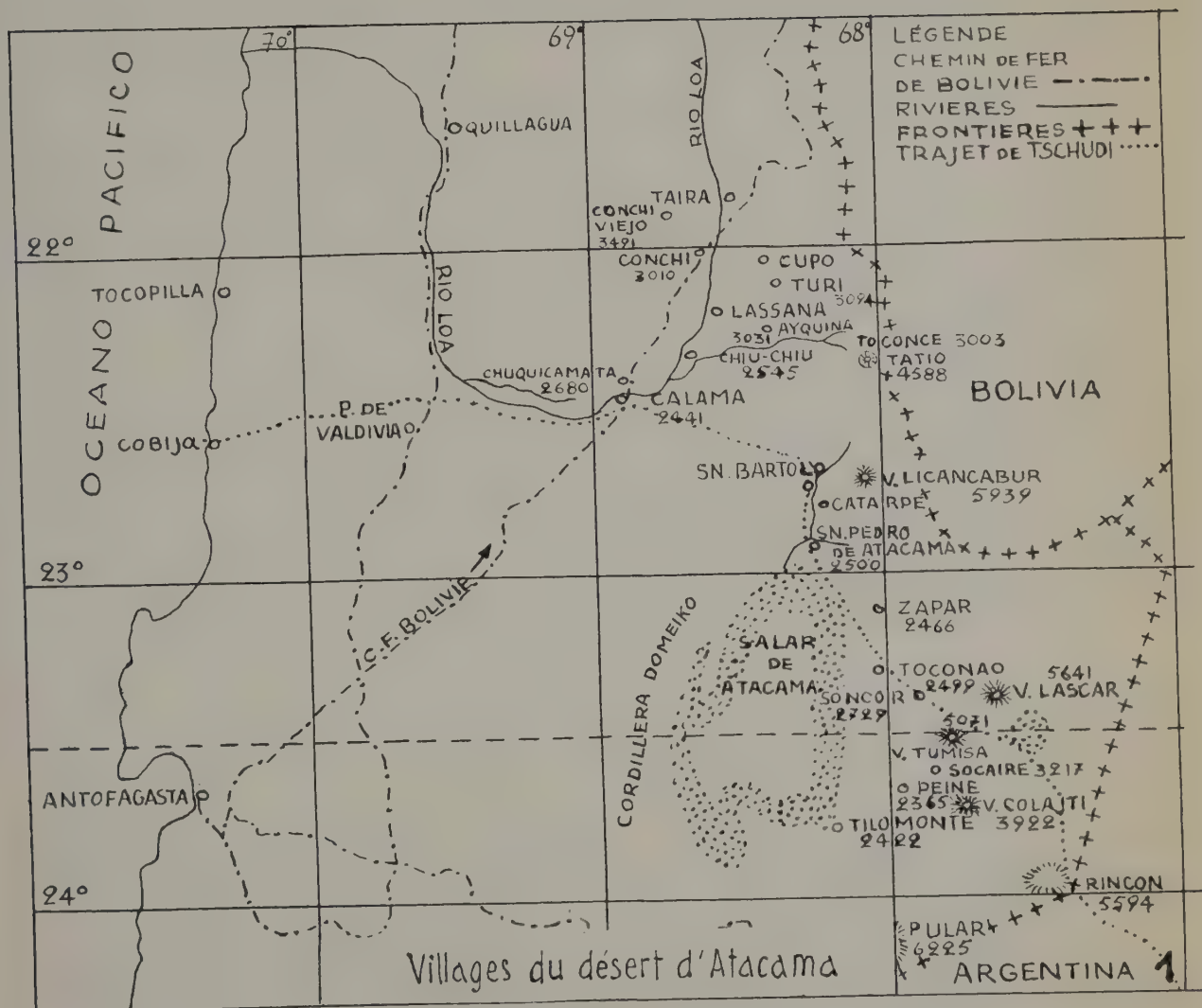
Dans la préface qu'il a consacrée à l'intéressant ouvrage de M.Paul Schazmann sur J.J.de Tschudi, notre Président, M.Eugène Pittard, écrit que l'auteur de cette biographie a restitué à son pays la figure et l'existence d'un homme, d'un citoyen, dont la mémoire méritait sans réserve le retour. On ne pouvait mieux dire. Bien peu se rendent compte en réalité de l'importance de son oeuvre, ne serait-ce que dans le cadre des sciences américanistes. Il suffirait à cet égard de dresser la liste de tous les auteurs du XIXme et du XXme siècles qui se réfèrent aux divers ouvrages de Tschudi sur l'Amérique du Sud. Son souvenir est resté vivant encore de nos jours jusqu'au Pérou. C'est ainsi qu'un compatriote me racontait récemment que, parcourant avec un indigène la région du Cuzco, celui-ci lui demanda s'il connaissait le Suisse Tschudi, qui avait défini le "k" dans le vocabulaire ketchua.

Dès mon arrivée au Chili en 1954, je m'étais attaché à la lecture de ses deux principaux récits de voyage, dans lesquels il fait mention de ce pays, à savoir les "Reise-Skizzen" et "Reisen durch Südamerika".

Le premier contient une relation pleine d'intérêt sur l'île de Chiloe; dans le second l'auteur décrit particulièrement son voyage à travers le désert d'Atacama très peu connu à l'époque. Les 110 pages qu'il a consacrées à cette traversée accomplie en 8 jours constituent à elles seules un véritable document susceptible d'intéresser aussi bien le naturaliste, le géologue que l'archéologue et l'ethnographe. C'est après avoir lu ces pages que je fus pris du désir de visiter cette région et de refaire une partie du trajet accompli par Tschudi il y aura cent ans l'an prochain (v.carte).

Le Désert d'Atacama.

Le désert d'Atacama, qui prolonge la Pampa de Tamarugal, située entre Iquique et le Rio Loa, se compose entre autres d'une Puna, haut-plateau dont l'altitude moyenne varie entre 2400 et 4000m et le Salar et llano de Atacama, large de 60 km et long de 150 km avec une altitude moyenne de 2400 m. Il s'agit d'une vallée longitudinale, bordée à l'est par une chaîne de hauts volcans marquant la frontière entre le Chili, la Bolivie et l'Argentine et à l'ouest par la Cordillère de Domeyko. Le Salar et la puna d'Atacama ne constituent qu'une portion de la région désertique qui entre Iquique et Copiapó s'étend sur 200.000 km², soit cinq fois l'étendue de la Suisse. Tschudi a fort bien décrit ce désert absolument unique en son genre. "Il se caractérise, écrit-il, par son aspect étrange, chaotique et inachevé. C'est comme si la Providence après la création avait déposé là un matériel superflu qui gît sourd et mort dans ces lieux pour tous les temps à venir". Il s'agit en réalité d'une région plus stérile encore que les déserts africains, car les pluies y sont quasiment inconnues. "Ce pays, écrivait le voyageur français A.F.Frézier en 1715, est tellement affreux, que les mules y périssent faute d'herbe et d'eau. Les Indiens l'appellent "Anchallulac", c'est-à-dire "hypocrite". Ce sont ces terribles montagnes qui séparent le Chili et le Pérou, où le froid est quelquefois si violent qu'on y meurt gelé, en faisant la grimace d'un homme qui rit, d'où, selon quelques historiens est venu le nom de Chili, qui veut dire



froid. On lit dans l'histoire de la conquête du Chili que les premiers Espagnols qui y passèrent y moururent gelés debout avec leurs montures".

A près de 2.200 km de Santiago, c'est une région tapissée non de sable mais de porphyrites, de déjections volcaniques et de pierres, résidus anciens d'une énorme poussée de laves, et parsemée de lagunes et d'oasis nourries par les eaux descendues de la Cordillère (fig.2: aspect du désert d'Atacama, près de Toconao; fig.3: indigènes et aspect d'une rue du village-oasis de Chiu-Chiu (2545m). C'est dans ces oasis que s'établirent, il y a plusieurs siècles, les Indiens Atacameños, dont on retrouve aujourd'hui un peu partout les vestiges.

Acompagné d'un compatriote, M.R.Keller, sa femme, sa fille et Madame Mostny, directrice de la Section d'archéologie du Musée des sciences naturelles de Santiago, j'ai parcouru une partie de ce secteur en janvier 1956, c'est-à-dire durant la belle saison. Le temps n'a cessé d'être beau et clair, nous permettant d'entrevoir le magnifique décor constitué par la chaîne des grands volcans de la Cordillère orientale depuis le Lican Cabur (6000m), le Lascar (5690m), le Tumiza (6670m) jusqu'au Socompa au sud (5050m). Pour arriver dans cette région, nous n'avions fait que suivre sur près de mille kilomètres, depuis Copiapó, une vaste étendue désertique formée de pierres et de terre, parsemée de cactus et d'une herbe rare où, seuls êtres vivants, l'on rencontrait parfois de maigres renards et des guanacos. C'est une interminable vallée encadrée de rocs dénudés d'un rouge sombre ou d'un blanc étincelant. Sous l'effet d'un curieux phénomène de réfraction, au fur et à mesure de notre avance, on voyait s'élever à l'horizon comme des îles surgies de l'océan une procession de montagnes baignant dans une atmosphère bleue et liquéfiée, cependant que naissaient et s'évanouissaient des mirages évoquant des lacs, des villages et d'illusoires prairies.

Tschudi avait mal choisi son époque. C'est en plein hiver en effet, en juillet 1857, que, venant de Molinos et de la vallée des Calchaquis en Argentine, il traversa dans des tempêtes de neige et par un froid intense le Col du Rincón à plus de 5000m, qui marque aujourd'hui la frontière entre le Chili et l'Argentine, pour s'engager sur les plateaux désertiques d'Atacama. Ceux-ci, qui à l'époque faisaient partie de la Bolivie, sont tombés aujourd'hui sous la souveraineté chilienne. Bien peu se risqueraient de nos jours à entreprendre, à pareille époque, une telle expédition qui constitue un véritable record sportif. Par un vent glacé et une température tombant jusqu'à -12°, atteint souvent du mal de montagne et victime de fréquentes hallucinations, notre voyageur traversa la puna d'Atacama, puis les villages de Soncor, San Pedro de Atacama, Calama, pour gagner ensuite la côte et le petit port de Cobija.

Les Atacameños.

Comme nous l'avons dit plus haut, cette région était habitée autrefois par les Indiens Atacameños, groupe ethnique connu sous le nom de Lican-Antai, dont l'origine est discutée, mais qui venu sans doute des Andes orientales s'établit dans le nord du Chili actuel, principalement le long du Rio Loa jusqu'à Copiapó dans le sud. Dans le bassin du Salar d'Atacama, les Atacameños édifièrent des villages, des tambos (magasins de ravitaillement) et des villes fortifiées, telles que Turi, Cupo, Zapar, Chiu-Chiu, Lasana, San Pedro de Atacama, etc. Ces sites, qui n'ont été scientifiquement



explorés qu'à partir de la fin du XIXème siècle, soit bien après le passage de Tschudi, nous donnent un aperçu sur le haut degré de culture auquel étaient parvenus les Atacameños, qui ont continué à les occuper jusqu'à l'ère coloniale. C'était un peuple d'agriculteurs qui ont laissé de nombreuses constructions en pierre, de véritables forteresses (pucara) protégeant les villages. Comme autres vestiges on a retrouvé de la céramique monochrome et polychrome où prédominent les ornements géométriques et plus rarement zoomorphes, les éléments anthropomorphes étant totalement absents. Ils travaillèrent également le textile en utilisant la laine de lama et d'alpaca. On a extrait des tombes de somptueuses coiffes, serties de fibres multicolores formant des dessins géométriques et surmontées d'un faisceau de plumes. Excellents artisans, ils façonnaient de nombreux ustensiles de bois. Les objets les plus marquants sont les tablettes et les tubes de rapé destinés à aspirer un narcotique et décorés de motifs sculptés représentant des figures humaines, des dieux et des condors. Les masques figurant des faces de monstres sont également fréquents. Les Atacameños connaissaient par ailleurs la métallurgie et exploitaient les gisements de cuivre de Toconao, San Bartolo et Chuquicamata, qui est aujourd'hui l'une des plus grandes mines cuprifères du monde. Enfin leurs tombes en forme de puits ou de chambres souterraines recèlent des cadavres momifiés, soit naturellement en raison de la grande sécheresse des lieux et du haut pourcentage de nitrate, soit artificiellement. L'indice céphalique des crânes retrouvés dans cette région, qui oscille entre la subdolichocéphalie et la superbrachycéphalie, révèle un grand métissage, dû probablement à des influences boliviennes, péruviennes et côtières.

Référence bibliographique.

Quand Tschudi entreprit son voyage, il n'avait paru que très peu d'ouvrages se référant à l'existence de ce groupement et au désert d'Atacama. Rares sont les auteurs de l'époque coloniale qui en font mention. Juan Losano Machuca, factor de Potosi, dans sa lettre au vice-roi du Pérou du 8 avril 1581 est le premier, semble-t-il, qui ait fait allusion à ce peuple et à cette région.

Garcilaso de la Vega en parle incidemment quand il dit que les Atacameños furent engagés comme guides par les Incas lors de la conquête du Chili vers la fin du XIIIème siècle. Le désert d'Atacama, ajoute-t-il, fut annexé par Mayta Inca, Général de l'Inca Yahuar Huacac. Presque tous les chroniqueurs de l'ère coloniale désignent Atacama comme quartier général des armées envoyées du Cuzco à la conquête du Chili.

A.F. Frézier, dans ses "Relations du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et au Pérou", Paris 1716, parle du désert d'Atacama où il visita le petit village de Chiu-Chiu, sans faire mention des Atacameños. A.d'Orbigny, dans "L'homme américain considéré dans ses rapports physiologiques et moraux", Paris 1848, leur consacre un chapitre mais ne séjourna pas dans cette région, s'étant borné à visiter la côte, résidence des Indiens Changos qu'il assimile aux Atacameños.

Comme principale source de renseignements, Tschudi a disposé de l'ouvrage de R.A. Philippi, naturaliste allemand, qu'il avait connu à Cassel en 1844 et qu'il retrouva à Santiago. Philippi s'était établi dans cette ville, où il fonda et dirigea le Musée d'histoire naturelle. Dans son "Viaje al desierto de Atacama", 1851/53, publié en 1860, et qui fit l'objet d'une publication antérieure dans les

"Pettermann-Mitteilungen", il donne des renseignements intéressants sur la flore, la faune, la géologie de cette région, ainsi que sur la culture des Atacameños. Cet ouvrage est pourvu de nombreuses reproductions de pétroglyphes, d'un bref vocabulaire de la langue atacaménienne et d'une carte très incomplète et inexacte. Tschudi a critiqué d'ailleurs les données géographiques et linguistiques de Philippi. Il a lui-même établi une carte qui fut publiée dans les "Geographische Mitteilungen" en 1860. A. Bertrand, dans sa "Memoria sobre las características del desierto de Atacama y regiones limítrofes", parue à Santiago en 1895, lui reproche de s'être trompé en plusieurs points sur les distances kilométriques, ce qui longtemps induisit en erreur les géographes subséquents. F. San Román de son côté la qualifie d'absurde (Desierto y Cordillera de Atacama, Santiago 1902, vol.3). A l'heure actuelle, nous ne disposons encore d'aucune carte précise de la région. Celle que nous avons utilisée, qui est très sommaire, a été établie par l'"Instituto Geographico Militar de Chile". La carte la plus ancienne dans laquelle figure cette région remonte à 1775 et a été dressée par Juan de la Cruz Caño y Olmadilla. Les ouvrages consacrés au désert d'Atacama et aux Atacameños, ne parurent qu'à partir de la fin du XIX^{ème} siècle, soit bien après le passage de Tschudi. La plupart d'entre eux se réfèrent à ses écrits. Il y a lieu de citer notamment les études de A. Bertrand déjà cités et de San Román (1896) etc. (voir bibliographie). En 1894, le Baron Albert de Dietrich entreprit des fouilles à Chiu-Chiu. Les objets qu'il en retira furent déposés au Musée du Trocadéro à Paris et décrits par E. Boman en 1908. Il fut suivi par le Suédois Claus Royem, qui céda ses collections au Musée d'Oslo; elles ont été décrites par G. Montell. Le Chilien R. Latcham et Max Uhle explorèrent également la région en 1902 et 1912. En 1938, le Suédois Stig Ryden la visita à nouveau et publia le résultat de ses investigations en 1944. Enfin, en 1952, Mme G. Mostny, directrice de la Section d'archéologie du Musée des sciences naturelles de Santiago, a publié un compte-rendu très détaillé sur les fouilles qu'elle a entreprises dans le secteur de Chiu-Chiu. En 1904, M. Sénéchal de La-grange a exploré la nécropole de Calama. Les collections qu'il en a retirées ont été déposées au Musée de Monaco et ont été décrites par le Suédois E. Boman ("Antiquités de la région andine de la République Argentine et du désert d'Atacama", 2 vol. Paris 1908). Sous le titre de "Ciudades atacameñas", Mme G. Mostny a publié en 1954 une étude consacrée aux Pucara de San Pedro de Atacama, de Turi, de Cupo ainsi qu'aux villages de Zapar et de Peine. Le pucara de Lasana a été décrit par Latcham en 1938 et Ryden en 1944. Il existe encore beaucoup d'autres sites non mentionnés ci-dessus ou qui sont encore à découvrir.

Toconao.

Le premier village mentionné par Tschudi dans le désert d'Atacama est celui de Soncor, qu'il atteignit en deux jours à partir du Col du Rincón. De là, il gagna le petit village de Toconao, que nous avons eu l'occasion de visiter en janvier de l'an dernier. Il s'agit d'une oasis sise à 2500 m d'altitude, à 30 km au sud de San Pedro. On y trouve en abondance en plein désert des figues, des prunes, des oranges, des citrons et des raisins. Devant nous se déploie à l'est la Cordillère avec le Lascar, volcan de 5690 m d'altitude, qui se trouve aujourd'hui en pleine activité, ce qui n'était pas le cas lors du passage de Tschudi. Toconao, qui est pourvu d'une ancienne église de l'époque coloniale (fig.4), se distingue par son système de canalisations, ses cascades et une piscine naturelle où nous pûmes nous rafraîchir à l'ombre des figuiers. Sous la conduite d'un jésuite

établi à San Pedro et qui nous avait accompagné, le Père Lepaige, nous nous engageâmes dans la Quebrada de Honar, sise à l'est du village et qui est surmontée d'une série de monticules où se trouvent les restes de sites préhispaniques. L'un d'eux présente un caractère particulier. Il est composé de plusieurs habitations en ruine entourant une autre de forme carrée qui semble, par sa construction plus soignée, avoir été la résidence d'un dignitaire. Il y a lieu de relever que E.Boman, dans son ouvrage consacré au désert d'Atacama, donne la description de complexes semblables situés à Lapaya dans la vallée des Calchaquis et dans la puna de Jujuy en Argentine. Il parle de la découverte dans l'habitation centrale de l'un d'eux d'une cachette contenant des objets précieux.

Les pétroglyphes de la Quebrada de Honar et de Taira.

En redescendant dans la Quebrada, nous avons également pu contempler une pierre comportant une série d'orifices disposés en bandes ondulées (fig.5, au premier plan le Père Lepaige), au côté d'une autre où se trouvent illustrés des lamas. C'est la première fois que j'ai eu l'occasion de voir une figure de ce genre, qui peut-être servait de point de repère pour l'estimation saisonnière de l'heure du lever et du coucher du soleil. Celui-ci se trouvant à son zénith lors de notre passage, il n'a pas été possible d'approfondir cette question. Plus loin, à une centaine de mètres dans la même Quebrada et à une hauteur de 25 m environ se trouve une sculpture rupestre représentant un lama. Disons ici que les pétroglyphes sont très fréquents au Chili, surtout dans la région de Coquimbo, centre de la culture diaguite et dans la zone antérieurement peuplée par les Atacameños. Nous avons eu l'occasion notamment d'admirer de très belles peintures et sculptures rupestres représentant une chasse de lamas et des autruches, plus au nord, le long du Rio Loa, au lieu dit "Taira". Ces figures ont été décrites par Stig Ryden. Dans la province de Tarapaca, on trouve également de vastes figures connues sous le nom de "pintados" qui atteignent jusqu'à 8 et 10 m de dimension. Tschudi donne également une description des signes qui lui sont apparus à la sortie de Calama, le long du Rio Salvador. Il s'agit de figures géométriques sous forme de rectangles et de cercles formées par des pierres gigantesques, juxtaposées les unes à côté des autres. Ces figures, selon lui, seraient d'origine incaïque et ont une signification symbolique. Plageman les assimile aux "pintados" cités plus haut, ce qui est contesté par E.Boman. Il convient d'observer à ce sujet que de tels signes se trouvent surtout le long des routes dites incaïques. On pourrait toutefois se demander s'il ne s'agit pas plutôt de vestiges remontant à une période antérieure à celle des Incas, d'où l'on pourrait déduire que ceux-ci n'ont pas été les constructeurs de ces routes mais qu'elles furent édifiées antérieurement, ayant été par la suite utilisées et améliorées par les Fils du soleil.

Les routes dites des Incas.

Le désert d'Atacama est lui-même traversé par une route dont on voit encore les vestiges et qui relia probablement le Cuzco à Copiapo en passant par San Pedro, Toconao et Tilimonte. Elle se serait même prolongée, dit-on, jusqu'à Talca à 240 km au sud de Santiago. Le village de Peine décrit par Mme Mostny et que cite Tschudi, mais qu'il n'a pas visité, était probablement un relais important sur la route des Incas qui fut ultérieurement utilisé par les Espagnols. Des vestiges d'une ancienne route existent également le long de la côte. Il est possible aussi que celle traversant le désert d'Atacama

ait eu une ramification en direction de l'Argentine. Sur son parcours en venant du Col du Rincón, Tschudi a rencontré en effet les restes de nombreuses constructions de pierre qui devaient jalonner une ancienne voie d'accès.

Pointes de flèches et pierres à cupule.

Sur la route de Toconao à San Pedro d'Atacama en bordure du Salar du même nom, nous avons fait, sous la conduite du Père Lepaige, une ample moisson de pointes de flèches. Il s'agissait sans doute d'un ancien atelier paléolithique remontant à une période difficile à déterminer. Selon toute vraisemblance, le Salar formait à l'époque un lac, où le gibier devait abonder. Il y a lieu de supposer en effet que le climat a subi d'importantes variations dans toute cette région et que le système d'irrigation était infiniment plus développé qu'aujourd'hui, ce qui expliquerait l'existence ancienne d'un peuplement qui dans les présentes circonstances paraîtrait quasiment incroyable vu l'extrême sécheresse et stérilité des lieux. Disons à ce propos qu'on trouve aussi au Chili de nombreuses pierres à cupules dans la région occupée par les Araucans, les Diaguites et les Atacameños. En cours de route, nous avons relevé nombre d'entre elles, sur la côte notamment. Mme Mostny en signale également à Peine, Zapar et Turi.

San Pedro de Atacama.

San Pedro de Atacama, à 30 km de Toconao et à 2436 m d'altitude, où Tschudi s'est arrêté également, est une oasis ombragée d'algarrobos et de poivriers. Ce village est doté d'une église espagnole du 17ème siècle en voie de restauration. Il y a quelques années, on a malheureusement détruit le Cabildo qui était l'un des plus anciens du Chili. A l'époque de Tschudi, ce village ne comportait pas plus de 200 habitants. Aujourd'hui on en compte au moins 2.000, ce qui est dû au voisinage de plusieurs mines de soufre exploitées dans la région. Les maisons sont en pierre. Les portes et les poutres soutenant les toitures des plus anciennes d'entre elles sont de ce bois de cactus dont Tschudi nous donne une illustration dans son ouvrage en le dénommant "cereus deserti". Les toits sont recouverts de terre battue et d'une couche d'herbe croissant dans le désert, qui est connue sous le nom de "ichu". Le Père Lepaige tient dans sa cure un petit musée qui comporte de nombreuses pointes de flèches, de la céramique, des tablettes à rapé, etc. La variété et l'abondance de ces objets révèlent l'extraordinaire richesse de toute cette région qui fut, à n'en pas douter, dans les temps anciens, une voie d'invasion, d'immigration et de peuplement de première importance. Tschudi nous décrit encore le vêtement coloré porté par les femmes indiennes de San Pedro qui aujourd'hui d'ailleurs a complètement disparu. Il se composait de trois pièces de laine : l'"Asjso", la "Lliclla" et le "Coton".

Cette oasis verdoyante perdue dans un océan de pierres, avec ses navilles aux eaux transparentes, ses ruelles bordées de constructions primitives qu'ombragent les algarrobos et les poivriers, constitue pour le voyageur une halte rafraîchissante invitant à la méditation. Il jouit de là d'une vue magnifique sur le désert dont les gravières ferrugineuses et les dépôts de sel vont se perdre en nappes blanches et rousses au fond de l'horizon jusqu'au pied du Lican Cabur, la montagne sacrée des Indiens, dont les flancs recèlent maints vestiges préhispaniques encore inexplorés.

6. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840.

Le cunza.

Tschudi a profité de son séjour à San Pedro pour se livrer à l'étude de la langue parlée dans le désert par les Indiens. Il s'agit du cunza dont A.Philippi a été le premier avant lui à publier un vocabulaire comptant 61 mots. Dans son ouvrage, Tschudi critique d'ailleurs sur de nombreux points les indications du savant allemand en observant que la traduction qu'il donne des chiffres 20, 30, 100 et 200 est inexacte. Selon lui, en effet, les Atacameños ne disposaient pas d'une numérotation propre des dizaines et des centaines, l'annotation de ces chiffres étant formée de termes composés. A.Echeverría y Reyes partage également cette opinion (voir "Noticias sobre la lengua atacameña", Santiago 1890). Il a noté au surplus 42 mots du vocabulaire atacameño dont beaucoup différent de ceux transmis par Philippi. Il est le premier, d'autre part, à avoir donné le texte du "paternoster" en deux versions différentes, dont l'une lui avait été communiquée par le curé de San Pedro, probablement Don Benito Maglio, et l'autre par une indigène du même village. Il estime que le cunza est le reste de l'idiome parlé par les Indiens Calchaquis. Les avis, à vrai dire, diffèrent beaucoup en ce qui concerne l'origine de cette langue apparemment très ancienne et qui s'est aujourd'hui presque complètement perdue. Selon Mme Mostny, elle ne serait plus en usage qu'à Socaire et à Rio Grande.

Ce n'est que trente ans après le passage de Tschudi que se réveilla l'intérêt pour cet idiome. En 1878, en effet, M.Th.Moore présenta au Congrès international des Américanistes à Luxembourg un mémoire comportant 140 vocables cunza qu'il avait réunis à San Pedro avec l'aide du curé de cette paroisse. Il rattache le cunza au polynésien tout en reconnaissant qu'il présente des affinités avec le quechua et l'aymara. Moore se réfère dans son mémoire au livre de Tschudi qu'il n'a pas réussi à se procurer. A la même époque, A. Bresson dans son ouvrage "La tierra y sus habitantes" (Barcelone 1878) cite 23 mots cunza qu'il semble avoir recopiés de Philippi. En 1890, L.Darapsky dans ses "Estudios lingüísticos americanos", publiées à Buenos Aires, constate que les vocabulaires réunis par Tschudi, Philippi et Th.Moore constituent l'unique trésor d'un langage appartenant à un groupe sur le point de disparaître. Il le rattache à l'aymara. F.J.San Román, qui entreprit des études géologiques dans le désert d'Atacama, a publié à Santiago en 1890 un article intitulé "La lengua cunza de los naturales de Atacama", dans lequel il nous donne des informations sur la structure grammaticale du cunza qu'il rattache à l'aymara. "Tschudi, écrit-il dans cette étude, est le premier à avoir donné des indications d'une certaine valeur sur cet idiome". San Román a réuni 148 nouveaux termes sur la base des renseignements fournis par le curé de San Pedro, Don Benito Maglio. En 1890 également, M. A.Echeverría y Reyes publia à Santiago sous le titre de "Noticias sobre la lengua atacameña" une nouvelle étude qui contient 239 vocables cunza. L'auteur reproduit dans son travail une partie du vocabulaire et le texte du "paternoster" recueilli par Tschudi, en soulignant que les observations qu'il a faites sur la numérotation paraissent tout à fait pertinentes. M. A.Echeverría rattache cette langue au polynésien. En 1895, E.Vaisse, curé de San Pedro, F.Hoyos et A.Echeverría y Reyes ont publié à Santiago un glossaire de la langue atacaménienne qui contient 1200 vocables. Les auteurs se réfèrent à l'ouvrage de Tschudi et, se basant sur le dictionnaire ketchua-espagnol-allemand, établi par le savant suisse, expriment l'avis que le mot Atacama vient du terme "patacama" signifiant en ketchua "réunion de gens". Ils rattachent également le cunza au polynésien. En 1908, M. R.R.Schüller a publié à Santiago une étude

The first part of the paper discusses the general principles of the theory of the atom. It begins with a brief review of the classical theory of the atom, which was based on the idea of a central nucleus surrounded by a cloud of electrons. This theory was able to explain many of the properties of atoms, but it was unable to account for the discrete spectra of atoms. The second part of the paper discusses the development of the quantum theory of the atom. It begins with a discussion of the wave-particle duality of matter, which was first proposed by de Broglie. This theory was then used to explain the discrete spectra of atoms. The third part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the structure of matter. It begins with a discussion of the periodic table of elements, which was first proposed by Mendeleev. This table was able to predict the properties of many elements, but it was unable to explain the underlying reasons for the periodicity of the elements. The fourth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of gases, which were first studied by Boyle and Mariotte. This study was then extended to the study of the properties of liquids and solids. The fifth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high temperatures, which were first studied by Boltzmann. This study was then extended to the study of the properties of matter at low temperatures. The sixth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high pressures, which were first studied by Poynting. This study was then extended to the study of the properties of matter at low pressures. The seventh part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high densities, which were first studied by van der Waals. This study was then extended to the study of the properties of matter at low densities. The eighth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high temperatures and high pressures, which were first studied by Boltzmann and Poynting. This study was then extended to the study of the properties of matter at low temperatures and low pressures. The ninth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high temperatures and high pressures, which were first studied by Boltzmann and Poynting. This study was then extended to the study of the properties of matter at low temperatures and low pressures. The tenth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high temperatures and high pressures, which were first studied by Boltzmann and Poynting. This study was then extended to the study of the properties of matter at low temperatures and low pressures.

The first part of the paper discusses the general principles of the theory of the atom. It begins with a brief review of the classical theory of the atom, which was based on the idea of a central nucleus surrounded by a cloud of electrons. This theory was able to explain many of the properties of atoms, but it was unable to account for the discrete spectra of atoms. The second part of the paper discusses the development of the quantum theory of the atom. It begins with a discussion of the wave-particle duality of matter, which was first proposed by de Broglie. This theory was then used to explain the discrete spectra of atoms. The third part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the structure of matter. It begins with a discussion of the periodic table of elements, which was first proposed by Mendeleev. This table was able to predict the properties of many elements, but it was unable to explain the underlying reasons for the periodicity of the elements. The fourth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of gases, which were first studied by Boyle and Mariotte. This study was then extended to the study of the properties of liquids and solids. The fifth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high temperatures, which were first studied by Boltzmann. This study was then extended to the study of the properties of matter at low temperatures. The sixth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high pressures, which were first studied by Poynting. This study was then extended to the study of the properties of matter at low pressures. The seventh part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high densities, which were first studied by van der Waals. This study was then extended to the study of the properties of matter at low densities. The eighth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high temperatures and high pressures, which were first studied by Boltzmann and Poynting. This study was then extended to the study of the properties of matter at low temperatures and low pressures. The ninth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high temperatures and high pressures, which were first studied by Boltzmann and Poynting. This study was then extended to the study of the properties of matter at low temperatures and low pressures. The tenth part of the paper discusses the application of the quantum theory of the atom to the study of the properties of matter. It begins with a discussion of the properties of matter at high temperatures and high pressures, which were first studied by Boltzmann and Poynting. This study was then extended to the study of the properties of matter at low temperatures and low pressures.

de la langue des Atacaméniens sous le titre "Vocabularios y nuevos materiales para el estudio de la lengua de los Indios Lican-Antai". Dans ce mémoire où Tschudi est taxé de "voyageur allemand", il estime que la théorie émise par notre compatriote concernant la filiation du cunza avec le diaguite est la plus vraisemblable. Il reproduit dans cet ouvrage, qui comporte une intéressante bibliographie, le vocabulaire transmis par Tschudi. En 1935, M.Loukotka sous le titre "Clasificación de las lenguas sudamericanas" publia à Prague une monographie, dans laquelle il établit une filiation entre l'arawak et le cunza. Wendell C.Bennett, dans le "Handbook of South american Indians", vol.II, p.499, Washington 1946, fait allusion à une filiation possible entre le cunza et le diaguite (kakan). Enfin en 1950, dans le "Handbook of South american Indians", vol.IV, J.Alan Mason a publié également un article intitulé "The languages of south american Indians", qui comporte une importante bibliographie et dans lequel il insiste sur la nécessité de mieux approfondir la question d'une parenté possible entre le cunza et le diaguite.

Madame G.Mostny, dans un ouvrage publié en 1954 à Santiago sous le titre "Peine, un Pueblo Atacameño", analyse plusieurs formes grammaticales et expressions cunza et reproduit le texte d'une invocation recueillie à Peine ainsi que 89 nouveaux vocables. Elle constate que Tschudi est le seul auteur à avoir annoté le "paternoster" en deux versions différentes, dont l'une lui aurait été communiquée, dit-elle, par Vaisse, ce qui d'ailleurs paraît inexact, ce dernier n'ayant exercé les fonctions de curé de San Pedro qu'une trentaine d'années après le passage de Tschudi dans ce village. Mme Mostny doute d'ailleurs qu'il y ait une parenté quelconque entre le cunza et le dialecte diaguite connu sous le nom de "kakan".

Resterait également à étudier les affinités entre le cunza et l'araucan. C'est ainsi par exemple que le mot "Lican" qui signifie "peuple" en cunza se retrouve fréquemment dans la langue araucan où il se traduit par pierre, couteau, pointe. On pourrait se demander d'ailleurs si cette traduction ne correspond pas à la signification primitive du terme cunza. Selon Vaisse, Hoyos, Echeverría, "Lican Cabur" nom du volcan mentionné plus haut, signifierait en cunza "la montagne du peuple". En araucan, il se traduit par pierre à moudre ("lican cavü), ce qui paraît plus vraisemblable. En effet, les auteurs cités ci-dessus mentionnent dans leur glossaire que sur le versant du volcan en cause se trouve un ancien village qui comporte une pierre munie d'un orifice que les habitants considèrent comme sacrée et dans laquelle ils déposent des sacrifices.

Beaucoup d'auteurs font allusion à une filiation possible entre le cunza et le polynésien. A titre de curiosité et sans vouloir tirer de là des déductions hâtives, il y a lieu de signaler également les similitudes existant entre certains mots cunza et le malais:

| <u>cunza</u> | | <u>malais</u> | |
|--------------|-----------------------|---------------|----------------------|
| haiti | = coeur | hati | = coeur |
| saya | = mien, mon | saja | = moi |
| tuhang | = père | tuan | = Monsieur, seigneur |
| Ya | = il, lui | ia | = il, lui |
| puri | = eau | puri | = palais |
| lari | = rouge, coloré, sang | lari | = courir |
| ttutur | = saliver, cracher | tutur | = parler |
| tulur | = dormir | tidur | = dormir |

La terminaison "tur" marquant l'infinitif des verbes cunza se retrouve également fréquemment dans le malais ainsi que les terminaisons "or, ir".

Origine des Atacameños.

Selon Tschudi, les Atacameños seraient les restes du puissant groupe des Calchaquis, dont en cours de route il a décrit les vestiges et les forteresses. Résidant dans les vallées des Andes orientales, ils seraient selon lui, après une résistance acharnée, tombés sous la domination des Incas. Quelques familles auraient à cette époque pris la fuite pour s'établir dans le désert d'Atacama qui, selon notre auteur, aurait échappé à la tutelle des Fils du soleil. Tschudi en déduit que les routes dites incasiques traversant cette région ne furent pas construites par ces derniers mais par d'autres peuplades. Roman s'élève contre la première partie de cette théorie en faisant remarquer que la conquête des Calchaquis fut essentiellement pacifique et ne donna lieu à aucune résistance. D'autre part, les fouilles entreprises ultérieurement démontrent sans nul doute possible que les Incas ont bel et bien occupé le désert d'Atacama. Quant au caractère non incasique de la route traversant le désert, Tschudi a été l'un des premiers à formuler un avis partagé par la plupart des auteurs modernes. Signalons ici la théorie peu vraisemblable de Max Uhle qui prétend que les Atacameños descendraient du groupe Protonazca et auraient concouru à la formation de la culture de Tiahuanaco. Il a été établi en effet que les influences tiahuanacoïdes étaient très occasionnelles chez les Atacameños et provenaient sans doute de relations commerciales. C'est ainsi que les tablettes à rapé de style tiahuanacoïdes se retrouvent aussi bien chez les Arawaks avec qui les Atacameños étaient vraisemblablement en rapport. On a recueilli dans leurs tombes des plumes de perroquets qui paraissent provenir de l'Amazone, ce qui prouve qu'ils étaient de grands voyageurs. Leur culture s'étendait très à l'est du Chili jusque dans le nord-ouest de l'Argentine, dans la Puna de Jujuy notamment. A noter que certains auteurs se réfèrent à une influence possible des Chinchas qui, à une époque tardive (XIIe s.) auraient envahi le territoire occupé par les Atacameños où ils auraient introduit des éléments de la culture tiahuanacoïde. Selon Max Uhle, l'apparition de la culture atacaménienne dans ces régions remonterait au IXe siècle.

Le Pucara de San Pedro de Atacama.

Tschudi s'est borné à faire allusion à l'existence de cette ville fortifiée qu'il n'a pas visitée mais qui était connue à l'époque de son passage. Située à trois kilomètres et demi au nord-ouest de San Pedro et à 2500 m d'altitude, sur un contrefort dominant le Rio d'Atacama, elle occupe une position inaccessible sauf à l'est et au sud où elle est protégée par d'épaisses murailles d'un mètre d'épaisseur. Le plan de cette construction a été dressé par Mme Mostny qui l'a décrite avec beaucoup de précision. On n'y reviendra donc pas. Notons cependant qu'elle comporte de nombreuses constructions irrégulières servant d'abris et de silos pour les récoltes, de tombes et de quartiers de défense. Les fenêtres apparaissent sous forme de meurtrières. Elles semblent avoir été uniquement destinées à assurer la circulation de l'air et à permettre l'observation des environnements. L'existence de nombreuses portes murées laisse supposer qu'à une certaine époque cette forteresse fut occupée et neutralisée par les Incas. Comme beaucoup d'autres qui semblent avoir été construites à la même époque dans la région, elle a vraisemblablement servi de lieu de défense et de protection pour les populations agricoles de

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

...the ... of the ...

San Pedro et d'Atacama. Nous avons retrouvé là de nombreux débris de poteries et des restes de maïs et de textiles.

Calama.

De San Pedro de Atacama, Tschudi s'était dirigé sur Calama en longeant la Quebrada de los Tambores. Le paysage dans ce secteur est véritablement lunaire. La piste gravit les pentes du Cerro del Sal dont les conglomérats de gypse et de sel évoquent l'aspect d'arbres pétrifiés, de pyramides et de tumulus funéraires qui dressent vers le ciel des formes déchiquetées et rongées par le temps.

Le chemin s'égaie ensuite jusqu'à 3400 m d'altitude, à travers le Llano de la Paciencia, sur un vaste plateau parsemé d'une herbe rare où apparaissent de temps à autre des groupes de guanacos, pour redescendre ensuite dans un désert de pierres qui s'étend à perte de vue. Il rejoint bientôt la ville de Calama située sur le Rio Loa à quelques kilomètres des mines de cuivre de Chuquicamata. Calama qui, du temps de Tschudi, ne comptait pas plus de 600 habitants en comporte aujourd'hui 15.000. C'est une ville dotée de maisons assez pauvres et qui fut plusieurs fois détruite par des tremblements de terre. Lors de notre séjour eut lieu pendant la nuit un mouvement sismique, un des plus violents que j'ai ressenti au Chili et qui ébranla jusque sur ses bases le modeste hôtel où nous avons pris logement. Comme nous l'avons dit plus haut, Calama comporte un cimetière préhispanique qui fut exploré au début du siècle par M. Sénéchal de Lagrange. De cette ville Tschudi s'était dirigé sur la côte du Pacifique en notant que le Gouvernement bolivien avait quelques années auparavant introduit dans cette région des chameaux. On dut toutefois renoncer à les utiliser, leurs pieds se blessant continuellement au contact des pierres aigües parsemant le désert d'Atacama.

Autres sites préhispaniques du désert d'Atacama.

A quelques kilomètres au nord de Calama s'élève le village-oasis de Chiu-Chiu cité par Tschudi mais qu'il n'a pas visité. Ce village est agrémenté d'une église coloniale construite en 1602 et qui est en voie de restauration sous la direction d'un Chilien d'origine suisse, M.G.Montandon. Il comporte également dans son voisinage une nécropole et les restes d'un pucara (forteresse).

Plus au nord, dans la vallée du Loa qui est longue de 326 km, nous avons visité le Pucara de Lasana (fig.6: vue d'ensemble; fig.7: vue intérieure). Édifiée à plusieurs époques différentes, elle comporte un système de défense analogue à celui de San Pedro. On y remarque des fenêtres-meurtrières en forme de croix et plusieurs portes murées. Nous avons récolté là de nombreux débris de céramiques, de textiles et de mortiers. Cette ville fortifiée est également restaurée sous la direction de M.Montandon.

A quelques kilomètres au nord-est se trouvent les bains thermaux de Turi qui se situent non loin d'une autre ville fortifiée s'étendant sur 240 et 260 mètres de surface. Les constructions de couleur grise presque noire paraissent plus rustiques qu'à Lasana et San Pedro. Cette forteresse se distingue par la présence de constructions arrondies évoquant l'aspect de Chulpas boliviens et qui pourraient avoir été des lieux de sépulture ou cérémoniels. Ces constructions ont été pour la première fois décrites par Mme Mostny ("Ciudades atacameñas", voir bibliographie). Nous avons retrouvé un complexe de Chulpas également à Toconce, petit village sis plus à l'est à 3200 m d'altitude. Un article subséquent en donnera la description.

A proximité nous avons récolté deux crânes déformés, des lambeaux de tissus ainsi que des parements funéraires appartenant à une momie trouvée écrasée sous un rocher.

Ainsi qu'on le voit, toute cette région est extrêmement riche en vestiges anciens et beaucoup d'autres restent encore sans doute à découvrir, surtout le long du Rio Loa dont le bassin a constitué dans les temps préhispaniques un grand centre de peuplement. Il n'était pas inutile de souligner ici la contribution qu'a apporté Tschudi à la connaissance de cette région et du désert d'Atacama qu'il a été l'un des premiers à décrire en nous révélant les aspects d'une culture qui est encore très peu connue et dont l'affiliation et les origines restent très discutées.

Bibliographie :

- ALMEYDA ARROYO E. - Geographía de Chile, Santiago 1955.
- AMBROSETTI J.B. - Notas de arqueología calchaquí. Buenos Aires 1899.
- " " - Datos arqueológicos sobre la Provincia de Jujuy. Buenos Aires 1902.
- BENNETT W.C. - The Atacameño. Handbook of South american Indians, vol.II, Washington 1946.
- BIRD J. - Excavations in northern Chile. (Anthrop.papers of the Am.Mus.Nat.Hist. vol.38, New York 1943).
- BERTRAND A. - Memoria sobre las Cordilleras del Desierto de Atacama y regiones limítrofes. Santiago 1885.
- BOWMAN J. - Desert trials of Atacama. New York 1924.
- BOMAN E. - Antiquités de la région andine de la République argentine et du désert d'Atacama. 2 vol. Paris 1908.
- BRESSON A. - La tierra y sus habitantes. Barcelona 1878.
- BRUGGEN J. - Fundamentos de la geología de Chile. Santiago 1950.
- CANUS PINOCHET A. - Um punto de la prehistoria de Chile. Hasta donde alcanzo el dominio efectivo de los Incas. Santiago 1904.
- CAPDEVILLE A. - Un cementerio chinha-atacameño en Punta Grande de Taltal. Quito 1923.
- CHARVIN A. - Crânes, pointes de flèches et instruments de pêche provenant de la baie d'Antofagasta. (Bulletin et mémoires de la Société anthropologique de Paris, Ve série, t.III, Paris 1902).
- CORNELY F.L. - Cultura diaguita chilena y cultura de El Molle. Santiago 1956.
- CREQUI de MONTFORT G.de - Fouilles dans la nécropole préhistorique de Calama. Les anciens Atacameños. (Congrès int.des Am., XIVE session, Stuttgart 1904).
- " " - Rapport sur une mission scientifique en Amérique du Sud. (Nouvelles archives des missions scientifiques, t.XII, p.81, Paris 1904).
- DARAPSKY L. - Estudios lingüísticos americanos. Buenos Aires 1890.
- " - Zur Geographie der Puna de Atacama. Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde, t.34, p.281, Berlin 1899.

- ECHEVERRÍA A. - Noticias sobre la lengua atacameña. Santiago 1890.
- EWBANK Th. - A description of the indian antiquities brought from Chile and Peru by the U.S. Naval astronomical Expedition to the Southern Hemisphere during the years 1849, 1850, 1851, 1852. Washington 1855.
- FREZIER A.F. - Relation du voyage de la mer du sud aux côtes du Chili et du Pérou fait pendant les années 1712-1715. Paris 1716.
- GARCILASO de la VEGA - Primera parte de los comentarios.... Lisbonne 1609.
- GUEVARA T. - Chile prehispanico. 2 vol. Santiago 1929.
- Earl HANSON - Out of the world villages of Atacama. Geogr. Review, July 1926.
- HELFRITZ H. - Chile. Zurich 1953.
- LATCHAM E.R. - Prehistoria chilena. Santiago 1928.
- " - Arqueología de la región atacameña. Santiago 1938.
- " - Tejidos atacameños. Rev. de hist. y geog. Año XLIII, Santiago 1939.
- LEHMAN NITSCHKE R. - Catálogo de las antigüedades de la Provincia de Jujuy. Revista del Museo de La Plata, La Plata 1904.
- LENZ R. - Diccionario etymológico de las voces chilenas derivadas de las lenguas indígenas americanas. Santiago 1905.
- LOOSER G. - Las tabletas para tomar rape del Museo de Historia Natural. Revista chilena de Historia y Geographia, Año XXX, Santiago 1926.
- " - Esbozo de los estudios sobre los indios de Chile. Santiago 1955.
- LOZANO MACHUCA J. - Carta del factor de Potosi Juan Lozano Machuca al Virey del Peru, Potosi 8 abril 1581. Madrid 1885.
- MARTIN C. - Landskunde von Chile. Hamburg 1923.
- MEDINA J.T. - Los aborígenes de Chile. Santiago 1882.
- MITRE B. - Moeurs et coutumes des Indiens.
- MONTANDON R. - Apuntes sobre el Pukara de Lasana. Cuadernos del Consejo de Monumentos Nacionales, No.1, Santiago 1950.
- " - Iglesias y Capillas coloniales en el Desierto de Atacama. Cuadernos del Consejo de Monumentos Nacionales, No.2, Santiago.
- MONTELL J. - Am. archeological collection from Rio Loa. Oslo 1926.
- MOSTNY G. - Una tumba de Chiu-Chiu. Santiago 1952.
- " - Ciudades atacameñas. Bol. del Museo Hist. Nat., t. XXIV, Santiago 1949.
- " - Excavaciones en Arica. Bol. Mus. Hist. Nat., T. XXII, Santiago 1944.
- " - Informe sobre excavaciones en Arica. Bol. Mus. Hist. Nat., T. XXI, 1943.
- " - Peine, un pueblo atacameño. Santiago 1954.
- " - Culturas precolombianas de Chile. Santiago 1954.
- OLIVER SCHNEIDER - Los Indios de Chile. Lo que actualmente se sabe sobre ellos. Concepcion 1932.
- d'ORBIGNY A. - L'homme américain (de l'Amérique méridionale) considéré sous ses rapports physiologiques et moraux. Paris 1839.

- OYARZUN A. - Cestería de los antiguos atacameños. Rev.chil.Hist.y Geog. 1930.
- " - Las tabletas y los tubos para aspirar la paricá en Atacama. Rev.chil.geogr.hist. 1931.
- " - Tejidos de Calama. Rev.chil.geogr.hist. 1931.
- " - Influencia de la cultura de Atacama en la Araucania. Congresso int.de Am., Lima 1941.
- " - Telegas atacameñas. Revista del Museo Hist.Nat.de Chile, 1945.
- PHILIPPI R.A. - Viaje al Desierto de Atacama. Halle, 1860.
- RYDEN Stig - Contribution to the archeology of the Rio Loa region. Göteborg 1944.
- SAN ROMÁN F.J. - Desierto y Cordilleras de Atacama. Santiago 1896.
- " - La lengua cunza de los naturales de Atacama. Santiago 1890.
- SANTA CRUZ J. - Los indigenas del norte de Chile antes de la conquista. Revista chil.Hist.Geogr., No.11, 1913.
- SCHAZMANN P.E. - J.-J.de Tschudi, explorateur, médecin, diplomate. Zurich 1956.
- SCHULLER R. - Vocabularios y nuevos materiales para el estudio de la lengua de los indios lican antai. Santiago 1908.
- TSCHUDI J.J. - Reise durch die Andes von Südamerika von Cordova nach Cobija im Jahre 1858 (mit Karte). Petermann's Geographischen Mitteilungen 1860.
- " - Reisen durch Südamerika. 5 vol. Leipzig 1866-1869.
- UHLE M. - Tabletatas de madera de Chiu-Chiu. Rev.chil.Hist.Geogr. Año III, Santiago 1913.
- " - Los tubos y tabletas de rape en Chile. Rev.chil.Hist.Geogr., t.XVI, Santiago 1915.
- " - Fundamentos ethnicos y arqueológicos de Tacna y Arica. Quito 1922.
- " - Los Indios Atacameños. Rev.hist.geogr. Santiago 1915.
- VAISSE E., F.HOYOS y A.ECHEVERRÍA Y REYES - Glossario de la lengua atacameña. Santiago 1895.

Notre Président à l'honneur :

Nous sommes heureux d'annoncer que notre Président, le Professeur Eugène Pittard, ancien recteur de l'Université de Genève, dr.h.c. de nombreuses universités étrangères, vient de recevoir du Gouvernement français la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur en reconnaissance de ses nombreux travaux concernant l'anthropologie et la préhistoire françaises.

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE

Résumés

(par Georges LOBSIGER).

Georges BARBEY: "Voyage en Alaska".

(11 avril 1956).

M. Georges Barbey, président de la Société auxiliaire du Musée d'Ethnographie de Genève et membre du comité de la Société suisse des Américanistes, a exposé à la Salle de la Réformation quelques souvenirs de son récent et fructueux voyage en Alaska.

Cette séance publique, réalisée au bénéfice de la Société des Américanistes et du Musée d'Ethnographie, permet au conférencier de présenter quelques beaux clichés d'ordre géographique et quelques films consacrés aux glaciers, aux migrations des saumons et à la vie des ours. Destinée surtout au grand public, toujours avide de dépaysement, cette conférence atteint son but, soit intéresser une forte fraction de la population genevoise à divers problèmes immédiats de l'Alaska.

René FURST: "Indiens du Mato Grosso. Les tribus primitives du Haut-Xingu (Brésil)".

(12 mai 1956).

M. René Fürst a organisé en 1955, avec un jeune ethnologue bâlois, une expédition au Mato Grosso, qui avait pour but l'étude des Indiens Chavantes. Mais le Service brésilien de protection aux Indiens ne favorise pas, à juste titre, les visites étrangères chez ces hommes libres ralliés depuis peu. Aussi nos jeunes voyageurs se rabattirent-ils dans le Haut-Xingu, où trois tribus, groupant quelque cinq cents individus, essaient de survivre, aidés partiellement par l'isolement géographique, dans des savanes broussailleuses comprises entre les forêts-galeries.

M. Fürst n'est pas un ethnologue, précisa-t-il lors de sa conférence. S'il donna quelques renseignements topographiques et sociologiques généraux sur les tribus visitées, il précisa qu'il était avant tout cinéaste et photographe. Excellent opérateur, il présenta une série de belles photographies en couleurs. Les superbes académies des pêcheurs à l'arc ou les corps gracieux des porteuses de colliers de perles de porcelaine à la peau rougie au rocou créèrent l'image d'un Paradis encore non perdu, sous des cieux bleus, dans un paysage immuable, illuminé par le sourire confiant de quelque bébé indien, ou par le geste délicat d'une "pâtissière" au manioc. Les somptueux ornements de plumes et les peintures corporelles donnent à ces corps athlétiques et sains une dignité et une beauté que M. Fürst surprit avec talent et une joie qu'il fit partager à ses auditeurs.

Ce tableau est authentique, mais il laisse l'image d'une conception idéalisée de la vie des autochtones du Haut-Xingu. Il rappelle les descriptions des premiers voyageurs européens arrivant chez les bons "Américains" et leur émerveillement devant la vie libre et sans préjugés des "Sauvages". Il est d'une fraîcheur réconfortante et l'on eût cependant désiré quelques explications sur le sens de deux enregistrements de chants de femme fêtant les hommes revenant d'une fructueuse expédition de pêche et de chants d'homme en l'honneur des femmes.

On ne peut parler du Mato Grosso sans évoquer le sort de Fawcett. M. Fürst assure qu'une vieille femme lui confirma le meurtre du colonel à la suite de la malencontreuse exhibition de ses réserves de perles destinées à d'autres tribus.

Alfred METRAUX: "Les cultes Vodou en Haïti". (14 juin 1956).

Des reportages tendancieux et des romans bâclés ont accru une légende du Vodou qui ne répond pas à la réalité. Au lieu de rites sataniques, de magie noire, du déchaînement des instincts les plus bas et des appétits les plus pervers, le Vodou apparaît à l'observateur impartial et décidé à mener objectivement son enquête, comme une religion visible, pratiquée par une population de braves paysans noirs, dans laquelle seules quelques cérémonies initiatiques sont secrètes, comme il est de règle dans toute religion.

Ce culte d'origine dahoméenne a été étudié en Haïti, à Cuba et au Brésil par M. Alfred Métraux, avec la rigueur scientifique que cet ethnologue apporte à tous ses travaux (1). La mythologie originale, très compliquée, s'est un peu effacée en Haïti sous l'influence du syncrétisme afro-chrétien, plus vigoureux qu'à Cuba ou au Brésil. Le vocabulaire mystique est africain, alors que la langue liturgique est le français créole.

La persistance du Vodou doit être cherchée dans la traite qui mélangeait toutes les classes de la population dahoméenne. La présence d'une élite intellectuelle ou sociale dans la masse des esclaves transportés en Amérique explique le caractère raffiné et savant de cette religion qui a peut-être transmis à notre époque des concepts méditerranéens pré-helléniques.

L'attitude du paysan haïtien devant la magie diffère peu de celle du paysan d'Afrique. Il est effaré devant une religion complexe, au rituel touffu et ennuyeux, aux trop longues cérémonies. Mais le côté essentiel et spectaculaire apparaît lors de la prise de possession par les dieux de quelques individus nommés "chevaux des dieux", au cours des cérémonies sacrées.

Dans cette mythologie aussi vivante et visible que la mythologie grecque, on note les défauts des dieux, on discute avec eux. Cette religion chantée et dansée comporte quelques sacrifices, mais l'incarnation obtenue par l'extase permet la communication directe avec les dieux représentés par l'image de saints chrétiens assimilés. Les dieux sont sensibles aux sacrements de l'Eglise et l'hostie joue un grand rôle dans le Vodou. La possession n'est pas due à l'hystérie en général inconnue des Noirs, mais plutôt à un phénomène réglé, aux principes admis par tous et dont les Noirs sont conscients, même s'ils paraissent jouer un rôle sacré plutôt que le vivre. Il ne s'agit certes pas de simulation, mais bien d'une sorte de compensation, car le problème de la sincérité ne se pose pas pour le Noir comme pour le Blanc. Le Noir se libère en changeant de personnalité et l'incarnation est le fait de gens lucides et honnêtes, même si quelquefois une trop grosse malice à base économique apporte un élément comique et intéressé à ces rites auxquels seuls des catholiques pratiquants peuvent se livrer, à l'exclusion des protestants.

(1) Alfred METRAUX: "Les Dieux et les Esprits dans le Vodou haïtien". Bulletin de la S.S.A., Nos. 10 et 11.

OUVRAGES REÇUS

- América Indígena - Organo trimestral del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico. Vol.XVI, Nos. 2, 3.
- Americas - Published by Pan American Union, Washington.
Vol.8: Nos. 3, 4, 5, 6, 7, 8.
- Anais do XXXI Congresso Internacional de Americanistas - São Paulo, 23 a 28 de agosto de 1954. Vol.I, Vol.II, São Paulo 1955.
- Antropología e Historia de Guatemala - Vol.VII, 1955: Nos.1, 2; Vol.VIII, 1956: No.1.
- Archiv für Völkerkunde - Band X, Stuttgart 1955.
- Basler Forscher bei fremden Völkern - Juni/September 1956.
- Bericht über das Basler Museum für Völkerkunde und Schweizerische Museum für Volkskunde für das Jahr 1955.
- Bureau of American Ethnology - Smithsonian Institution, Washington. Seventy-second Annual Report, 1954-1955.
- El Palacio - Review of Archaeological Society of New Mexico.
Vol.63: Nos. 2, 3, 4, 5/6, 7/8.
- Historia - Instituto Colombiano de Estudios Históricos, Bogota. Tomo I, 1955: Nos. 1, 2/4.
- New Mexico Historical Review - Santa Fé, New Mexico.
Vol.XXXI, 1956: Nos. 2, 3.
- Paideuma - Frankfurt a/M. Band VI, Heft 3, April 1956.
- Perú Indígena - Organo del Instituto Indigenista Peruano, Lima.
Vol.V, 1954, No.13 - Bibliografia 1956.
- Revista de Indias - Madrid. Año XV, No.61-62 - Año XVI, No.63.
- Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro - Vol.228, Vol.229, Rio de Janeiro 1955.
- Revista do Instituto Histórico e Geográfico de São Paulo - Volume LII, 1956.
- Revista Interamericana de Bibliografia - Washington. Volume VI, 1956, No.1.
- Revista del Museo Nacional - Lima. Tomo XXIV, 1955.
- Revista Nacional de Cultura - Caracas. 1956: Nos. 114, 115.
- The School of American Research - Annual Report 1955.
- Tricolor - Caracas. Nos. 81, 82, 83, 84, 85, 86.
- The United States National Museum - Smithsonian Institution, Washington. Annual Report for the year ended June 30, 1955.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF THE EMPEROR OF THE EAST

FROM THE YEAR 1600 TO 1650

BY JOHN H. M. J. VAN DER HAEGHE

OF THE UNIVERSITY OF LEIDEN

IN TWO VOLUMES

VOLUME I

THE HISTORY OF THE

REIGN OF THE EMPEROR OF THE EAST

FROM THE YEAR 1600 TO 1650

BY JOHN H. M. J. VAN DER HAEGHE

OF THE UNIVERSITY OF LEIDEN

IN TWO VOLUMES

VOLUME II

THE HISTORY OF THE

REIGN OF THE EMPEROR OF THE EAST

FROM THE YEAR 1600 TO 1650

BY JOHN H. M. J. VAN DER HAEGHE

OF THE UNIVERSITY OF LEIDEN

IN TWO VOLUMES

VOLUME III

THE HISTORY OF THE

REIGN OF THE EMPEROR OF THE EAST

Acción Indigenista - Mexico. Nos. 31, 32, 33.

Boletín de la Academia Chilena de la Historia - Santiago de Chile.
Año XXII, No.53, Segundo Semestre 1955.

Boletín Bibliográfico - Biblioteca central del Ministerio de
Trabajo y Asuntos Indígenas, Lima. No.2, 1956.

Boletín Indigenista - Mexico. Vol.XVI, Nos. 1, 2/3.

Boletín del Museo Nacional de Costa Rica - Año II, No.3, San José.

Boletín de la Universidad Nacional de Tucumán - No.6, 1955.

Noticiario Indigenista Español - Editado por el "Seminario de
Indigenismo", Madrid. Nos. 1, 2, 4, 5/6, 8.

The University Museum Bulletin - University of Philadelphia.
Vol.19, 1955, No.4 - Vol.20, 1956, No.1.

* * *

ACOSTA SAIGNES Miguel - La Obra Antropológica de Lisandro Alvarado.
Editorial "Ragon" C.A., Caracas 1956.

ACOSTA SAIGNES Miguel - Elementos Indígenas y Africanos en la Forma-
ción de la Cultura Venezolana. Univ.central de Venezuela.

BATLLORI Miguel S.I. - El Abate Viscardo. Publ.No.10, Instituto
Panamericano de Geografía e Historia, Caracas 1953.

BENNETT Wendell C. - Excavations in the Cuenca Region, Ecuador.
Yale Univ.Publ.in Anthropology, No.35, New Haven 1946.

BOSCH Beatriz - Un Hijo de Artigas en Entre Ríos. Instituto de
Investigaciones Históricas, No.V, Montevideo 1951.

BUHLER Alfred - Paul Wirz, 1892-1955. Sonderabdruck Verh.Naturf.
Ges.Basel, No.2, 1955.

CARLOMAGNO R.Bartolomeo - Contribución para la Historia de los
pueblos y ciudades en el interior de la República. Tirada
aparte de la Revista "Entre Ríos", Mayo 1956, Paraná 1956.

CARLOMAGNO R.Bartolomeo - Educación integral. Córdoba 1956.

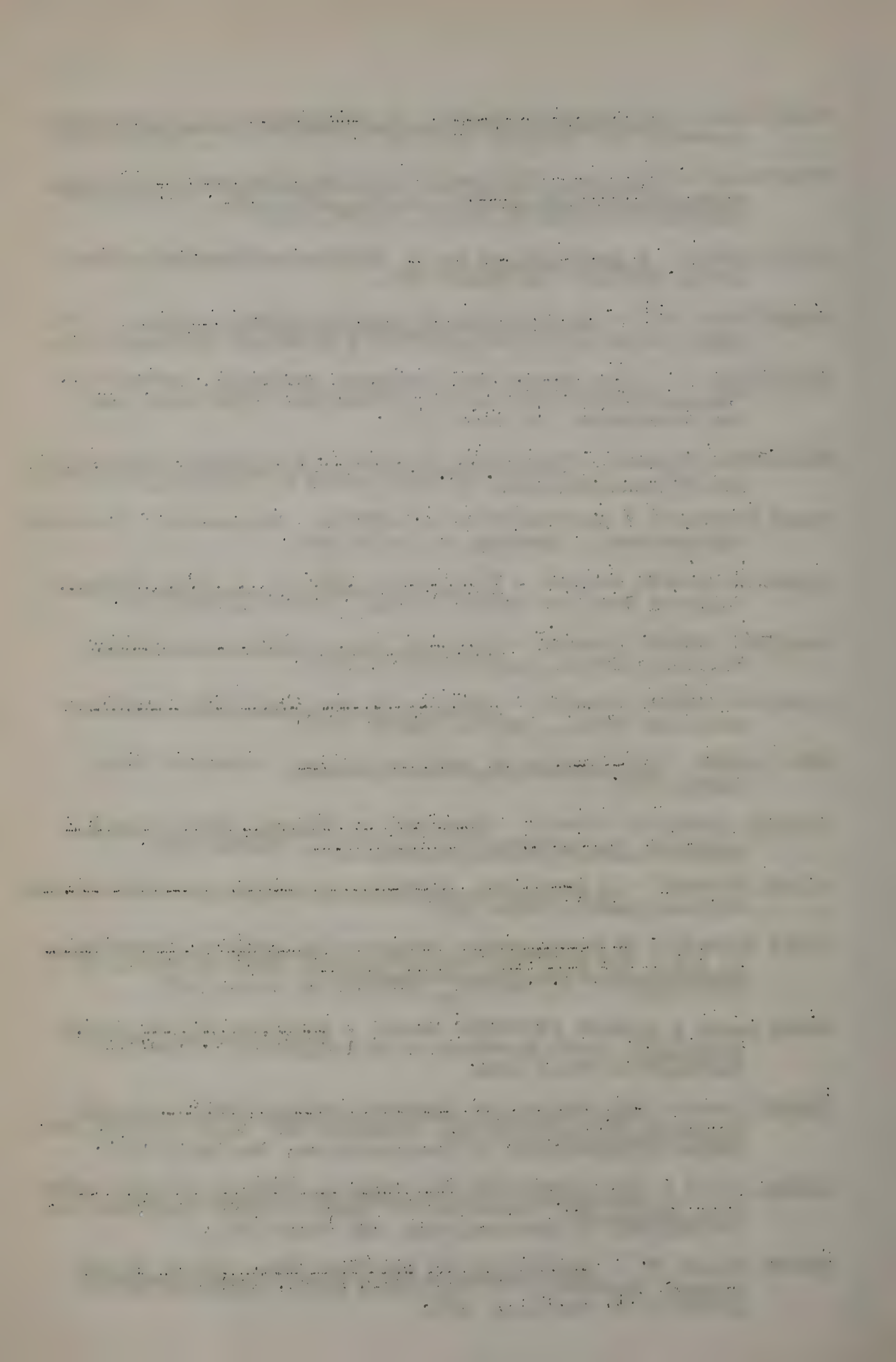
CARVAJAL Fray Jacinto de - Descubrimiento del Río Apure. Ediciones
Edime, Caracas-Madrid 1956.

CASO Alfonso - Los Barrios Antiguos de Tenochtitlán y Tlatelolco.
Sobretiro del No.1, T.XV, de "Memorias de la Academia Mexi-
cana de la Historia", Mexico 1956.

CASO Alfonso - La Cruz de Topiltepec, Tepozcolula, Oaxaca. Sobre-
tiro de "Estudios Antropológicos, Homenaje al Dr.Manuel
Gamio", Mexico 1956.

CASO Alfonso - El Calendario Mixteco. Sobretiro de "Historia
Mexicana", Vol.V, No.20, Mexico 1956.

- COMAS Juan - La Lengua vernacula y el Bilingüismo en la Educación. Sobretiro de "América Indígena", Vol.XVI, No.2, Mexico 1956.
- COMAS Juan - Historia y Bibliografía de los Congresos Internacionales de Ciencias Antropológicas: 1865-1954. Universidad Nacional Autónoma de México, No.37, 1956.
- CRULS Gastão - A Amazônia que Eu Vi. Biblioteca Pedagógica Brasileira, Vol.113, São Paulo 1945.
- ESPEJO Juan Luis - La Provincia de Cuyo del Reino de Chile. 2 vol. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago 1954.
- ESTREICHER Z. - Cinq chants des Esquimaux Ahearmiut. Extrait du "Research-Report on Caribou Eskimo Law", par Geert van den Steenhoven, La Haye, 1956.
- FALS-BORDA Orlando - Fray Pedro de Aguado. El cronista olvidado de Colombia y Venezuela. Ed.Franciscana de Colombia, Cali 1956.
- FONDO HISTÓRICO Y BIBLIOGRÁFICO J.T.MEDINA - Reglamento y Discusion Parlamentaria. Santiago de Chile 1952.
- GABALDÓN MÁRQUEZ Joaquín - Don Gerardo Patrullo y otros desmayos. Talleres Graficos "Pedro Goyena", Buenos Aires 1952.
- GABALDÓN MÁRQUEZ Joaquín - El Poeta Desaparecido y sus Poemas. Ediciones Edime, Caracas-Madrid 1954.
- GABALDÓN MÁRQUEZ Joaquín - Archivos de una Inquietud Venezolana. Ediciones Edime, Caracas-Madrid 1955.
- GEO-CHARLES - Art Baroque en Amérique Latine. Librairie Plon, Paris 1954.
- GIRALDO JARAMILLO Gabriel - Francisco de Paramo, miniaturista y caligrafo santafereno del siglo XVII. Bogota 1956.
- GIRARD Raphael - Le Popol-Vuh. Histoire culturelle des Maya-Quichés. Editions Payot, Paris 1954.
- GREVE Ernesto - El Conquistador Francisco de Aguirre. Comentarios al libro del Pbro.Luis Silva Lezaeta. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago de Chile 1953.
- HANKE Lewis y GIMENEZ FERNANDEZ Manuel - Bartolomé de las Casas, 1474-1566. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago de Chile 1954.
- HAEKEL Josef - Zum Problem der Konstanz und des Wandels in den Kulturen Nordwestamerikas. Separata dos "Anais do XXXI Congresso internacional de Americanistas, São Paulo 1955.
- HAEKEL Josef - Zur Problematik des Heiligen Pfahles bei den Indianern Brasiliens. Separata dos "Anais do XXXI Congresso internacional de Americanistas, São Paulo 1955.
- HEIZER Robert F. - Archaeology of the Uyak Site, Kodiak Island, Alaska. University of California Press, Anthropological Record 17:1, Berkeley 1956.



- IRIBARREN CH.Jorge - Alfarería con Decoración incisa en el área de la Cultura Diaguita. Ed.Artes y Letras, Santiago 1956.
- MEDINA José Toribio - Cosas de la Colonia. Apuntes para la Crónica del Siglo XVIII en Chile. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago de Chile 1952.
- MEDINA José Toribio - Historia del Tribunal del Santo Oficio de la Inquisición en Chile. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago de Chile 1952.
- MEDINA José Toribio - Ensayo bio-bibliográfico sobre Hernán Cortés. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago 1952.
- MEDINA José Toribio - Los Aborígenes de Chile. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago de Chile 1952.
- MEDINA José Toribio - Cartas de Pedro de Valdivia que tratan del Descubrimiento y Conquista de Chile. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago de Chile 1953.
- MELO CARVALHO J.C.de - Notas de viagem ao Javari-Itacoai-Juruá. Publ.avulsas do Museu Nacional, No.13, Rio de Janeiro 1955.
- MELO CARVALHO J.C.de - Notas de viagem ao rio Paru de Leste. Publ.avulsas do Museu Nacional, No.14, Rio de Janeiro 1955.
- MILLARES CARLO Agustin, MANTECON José Ignacio - Album de Paleografía Hispanoamericana de los siglos XVI y XVII. 3 vol. Publ. No.148, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1955.
- MILLS JONES Philip - Archaeological Investigations on Santa Rosa Island in 1901. University of California Press, Anthropological Record 17:2, Berkeley 1956.
- O'BRYAN Aileen - The Diné: Origin myths of the Navaho Indians. Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin No.163, Washington 1956.
- OSGOOD Cornelius - British Guiana Archeology to 1945. Yale Univ. Publ.in Anthropology, No.35, New Haven 1946.
- PALMA Federico - El Congreso de Abalos. Instituto de Investigaciones Históricas, No.V, Montevideo 1951.
- PETIT-MUÑOZ Eugenio - Artigas y su ideario a través de seis series documentales. Instituto de Investigaciones Históricas, No.III, Montevideo 1956.
- PORTILLA Miguel Leon - La Filosofía Nahuatl estudiada en sus fuentes. Ed.especiales del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico 1956.
- REICHEL-DOLMATOFF Gerardo - Diario de Viaje del P.Joseph Palacios de la Vega, 1787-1788. Editorial A.B.C., Bogota 1955.
- ROSETO A., ALVAREZ RESTREPO A., BARRERA PARRA M., MARTINEZ F.A. - Marco Fidel Suarez. Homenaje de la Biblioteca Nacional, Bogota 1955.

RYDEN Stig - The Erland Nordenskiöld Archaeological Collection from the Mizque Valley, Bolivia. Etnografiska Museet, Göteborg 1956.

SILVA LEZAETA Luis - El Conquistador Francisco de Aguirre. Fondo Histórico y Bibliográfico J.T.Medina, Santiago de Chile 1953.

SMITH Robert E. - Ceramic Sequence at Uaxactun. 2 vol. Publ.No.20, Middle American Research Institute, Tulane University, New Orleans 1955.

VIVANCO Julian - Dos Contemporaneos: Armando Diego Garcia y Antonio Castané. Colección Cultura Ariguanabanse, Vol.IV, "El Sol", Habana 1955.

TABLE DES MATIERES

MEMOIRES ORIGINAUX :

Georges LOBSIGER : Deux mythes rajeunis par la découverte de l'Amérique: le bon Sauvage et la Cité utopique p. 1

René NAVILLE : Sur les traces de J.-J.de Tschudi dans le Désert d'Atacama p.18

Notre Président à l'honneur p.30

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE :

Georges BARBEY : Voyage en Alaska p.31

René FURST : Indiens du Mato Grosso. Les tribus primitives du Haut-Xingu, Brésil p.31

Alfred METRAUX : Les cultes Vodou en Haïti p.32

Ouvrages reçus p.33

Motif de la couverture: Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue. Coclé, Panama.

MEMBERS ORIGINALLY

